Document generated on 07/18/2025 4:34 p.m.

Acta Criminologica

La délinquance en milieu aisé
Un groupe culture d'adeptes de la drogue

Marc LeBlanc

Volume 5, Number 1, January 1972

URI: https://id.erudit.org/iderudit/017022ar
DOI: https://doi.org/10.7202/017022ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0065-1168 (print)
1718-3243 (digital)

Explore this journal

Cite this article

LeBlanc, M. (1972). La délinquance en milieu aisé : un groupe culture d'adeptes de la drogue. *Acta Criminologica*, *5*(1), 107–181. https://doi.org/10.7202/017022ar

Article abstract

DELINQUENCY IN THE MIDDLE CLASS :

A GROUP CULTURE OF COMMITTED DRUG USERS

As a first step, this monograph evaluated the literature dealing with middle class delinquency. We were interested in the traditional forms of delinquency — agression, theft, etc., but in new forms as well : the hippie movement and student protest. Our second step was the study of a group culture of young adults, users of the minor drugs, hallucinogenics and psychedelics. This empiric study of the drug phenomenon in the middle class was accomplished by participant observation.

The object of analyzing the group culture was to show how the consumption and distribution of drugs condition the structural and cultural aspects of life among a group of drug users. The results showed that the drug consumers studied were not social failures, and that their only consistent manifestation of maladjustment lay in their use of drugs. The group studied was a quasi-group whose activities consisted of sitting around and taking drugs with a background of silence or music. Culturally, much more of a vacuum was to be observed than adherence to an ideological, counter-cultural .— or rather, para-cultural .— support. The most interesting result was the demonstration of the direct relationship between drugs (consumption and/or distribution) and the structural and cultural aspects of the group studied.

To interpret this drug phenomenon in the middle class, we advanced a paradigm consisting of four fields of importance : mass society that is alienating and anomic, the place of youth in society, the tolerance toward deviance, and the aimlessness of leisure time. On the basis of these areas of importance, the drug phenomenon exists because of the drift of youth between conformity and deviance.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA DÉLINQUANCE EN MILIEU AISÉ
UN GROUPE CULTURE D'ADEPTES DE LA DROGUE

Marc Le Blanc

PLAN GÉNÉRAL

Introduction 111

Première partie : la délinquance en milieu aisé : énoncé et méthode 112

A. Cadre théorique et empirique 112

B. Contexte empirique et méthodologie 124

Deuxième partie : le groupe culture des adeptes de la drogue de la banlieue nord 135

A. Infrastructure du groupe : les membres, la drogue 135

B. Superstructure du groupe : structure et culture 155

Conclusion 170

Bibliographie 176

Les données présentées dans cette monographie ont été recueillies dans le cadre d'une recherche plus vaste commanditée par la Commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales. Il est entendu que les données et leur interprétation n'engagent que l'auteur et ne lient en aucune manière ladite Commission d'enquête. Les données ont été recueillies sous la direction de Denis Gagné, *in memorium*, par Michel Gaussiran, observateur-participant.

Denis Gagné est né le 24 mars 1938 à Sherbrooke ; il a fait ses études secondaires dans cette ville où il a fréquenté le Séminaire de Sherbrooke. À l'Université de Montréal, il a obtenu ensuite, successivement, les grades de bachelier en sociologie (1962), de maître es arts (1964) et de Ph.D. (1966) en criminologie.

Le 11 octobre 1970, une mort subite l'a enlevé à son épouse, à ses parents, frères et sœurs, collègues, amis et élèves.

Stagiaire, chargé d'enseignement, professeur-adjoint depuis le 1er juin 1970 au Département de criminologie de l'Université de Montréal, il était au seuil d'une carrière universitaire prometteuse.

Depuis 1962, il travaillait au sein d'une équipe de recherche qui scrutait les problèmes de la socialisation des jeunes, en particulier en ce qui concerne l'apprentissage des valeurs morales. En fonction des classes sociales comme en fonction des classes d'âge, la socialisation se fait dans des univers socio-culturels différents. En revanche, les *mass media* pénètrent partout sans distinction d'âge ou de statut social : quelles variations manifeste l'échelle des valeurs, quels changements se présentent dans les attitudes et les opinions de ces divers groupes de jeunes dans un milieu urbain canadien-français contemporain ? Voici quelques-unes des questions que la recherche de Denis Gagné a abordées.

Signalons-en à la fois la complexité théorique et les difficultés méthodologiques : la distinction entre valeurs, attitudes et opinions n'est pas facile et leur mesure a défié, jusqu'à maintenant, les meilleurs esprits des sciences humaines. Néanmoins, la difficulté n'a pas détourné Denis Gagné qui y a consacré le meilleur de ses énergies, l'enthousiasme de sa jeunesse et jusqu'à y sacrifier sa santé, et finalement sa vie.

Celle-ci fut exemplaire et représentative de la nouvelle génération des chercheurs en sciences humaines : un souci des questions théoriques, voire philosophiques, voisinait avec l'acuité de la perception des problèmes sociaux et de leur portée morale. Une soif de culture universelle le liait à l'univers des mordus de la connaissance comme valeur en soi ; l'acceptation d'une rigueur quasi ascétique l'intégrait dans la cohorte des hommes de science. Pourtant, personne ne fut plus présent, dans son allure non conformiste, ses longs cheveux, ses *blue-jeans*, son langage direct et sans apprêt, dans la culture, voire la sous-culture, de la jeunesse contemporaine. Il était capable de vivre, avec une empathie déchirante, le drame de ceux à qui la culture contemporaine est à la fois trop facile et trop difficile à assimiler et à maîtriser. Il était leur porte-parole empreint de sympathie, et son témoignage avait d'autant plus de poids que lui-même maîtrisait, intellectuellement, cet univers chaotique que traversent les adolescents de chaque génération en route vers la maturité.

Sa santé n'a pas résisté à toutes ces contradictions ; son cœur si généreux et si spontané pour ses amis et ses élèves a flanché sous le poids de tant d'ambitions, honnêtement assumées jusqu'au bout. Chaque génération a ses élus qui témoignent pour les autres et parfois même payent pour eux. Je crois que Denis Gagné fut un de ceux-là, et son souvenir, son exemple, constituent une part inaliénable du patrimoine culturel de notre milieu.

Le « Fonds Denis Gagné » perpétuera son souvenir.

D. S.

1er septembre 1971

À Denis Gagné

INTRODUCTION

L'inadaptation, chez la jeunesse contemporaine, prend des formes nouvelles dans la société de masse. Dans cette société d'opulence, où il n'y a plus rien à voler parce que de plus en plus les biens de consommation sont disponibles pour tous, plus particulièrement pour ceux qui sont au-delà du seuil de pauvreté, la jeunesse se tourne vers de nouvelles formes d'inadaptation, en particulier vers l'usage des drogues.

On connaissait l'usage des drogues, surtout les opiacés, en milieu défavorisé dans les groupes que Cloward et Ohlin (1960) nommaient « sous-cultures de retrait ». Par contre, l'usage des drogues, autres que l'alcool, était, jusqu'à récemment, à peu près inexistant chez les adolescents de milieu aisé. Qui plus est, on a toujours décrit l'inadaptation en milieu aisé comme un phénomène plus individuel que de groupe (Shanley, 1967), et l'on constate que les nouveaux adeptes de drogues se regroupent en clan, bande, tribu ou famille qui ressemblent à ce que Cohen (1955) qualifiait de « sous-culture délinquante ».

Dans cette monographie, nous décrirons un groupe d'adeptes de drogues mineures, hallucinogènes et psychédéliques, composé de jeunes de milieu aisé. Après avoir élaboré la problématique et présenté la méthodologie, nous caractériserons le milieu où le groupe a été étudié. Par la suite, nous décrirons l'inadaptation de ces jeunes et analyserons les aspects structurel et normatif du groupe. Finalement, nous discuterons des interprétations d'un tel phénomène, ainsi que du concept de sous-culture, si important dans la criminologie américaine.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉLINQUANCE EN MILIEU AISÉ : ÉNONCÉ ET MÉTHODE

A. CADRE THÉORIQUE ET EMPIRIQUE

Il fut un temps où la délinquance présentait une image cohérente, à tort ou à raison, à la population en général et au personnel chargé de sa surveillance, de son contrôle ou de son analyse. La délinquance était « acquisitive » ou agressive et le délinquant provenait d'un milieu socio-économiquement défavorisé. Par ailleurs, les observateurs de la vie sociale ont noté, depuis toujours, l'existence d'une délinquance des milieux bourgeois. À cet égard, la Petite Histoire nous renseigne sur les pratiques déviantes des aristocraties de toutes les époques. La première étude scientifique connue, celle d'Aimée Racine (1939), démontre très bien que les enfants des classes aisées présentent une délinquance qui possède ses caractères propres, ses causes particulières, ainsi qu'une réaction sociale distincte.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, aux États-Unis principalement, se manifeste un intérêt de plus en plus grand pour ce qu'on appelle « la délinquance des classes moyennes ». Beaucoup d'observateurs de la vie sociale, Cohen et Short (1958), Salisbury (1958), Stein (1960), un sous-comité du Congrès américain (U.S.A., 1960), notent que la délinquance des classes aisées augmente. Mais il a fallu attendre les années 1960 pour dépasser les affirmations impressionnistes, réaliser des études sérieuses et formuler des explications théoriques cohérentes du phénomène.

Sur le plan international, le Congrès des Nations unies de 1960 (Nations unies, 1960) est arrivé à la conclusion que la délinquance augmente dans la plupart des pays, spécialement

chez les adolescents, et que les pays riches ont un problème aussi sérieux que les pays pauvres. Si la délinquance des pays en voie de développement croît, dans les pays prospères, c'est la délinquance des milieux aisés qui augmente substantiellement. Le développement économique et l'élévation du niveau de vie ne semblent pas réduire la délinquance. Pauvreté et prospérité semblent produire le même effet.

Toutefois, l'observation indique que ce sont les pays les plus prospères qui possèdent les taux les plus élevés de délinquance. Toby (1967), rapporte à cet égard qu'au Japon, le taux de croissance économique, un des plus forts du monde, est accompagné d'un des taux de délinquance les plus élevés, dont le tiers serait le fait des adolescents des classes moyennes et bourgeoises. L'auteur affirme que la situation est semblable en Suède qui a fait disparaître à peu près complètement les zones de pauvreté, qui assure à la plupart des citoyens un bien-être matériel et qui a développé plus que tout autre pays les loisirs et l'éducation de masse.

Jusqu'ici, nous avons limité notre analyse à l'évolution du volume de la délinquance tel qu'il se manifeste dans différents milieux socio-économiques. Mais c'est avant tout dans les milieux aisés que se recrutent les hippies et radicaux qui manifestent les comportements déviants les plus significatifs de la période actuelle, qui pratiquent les formes les plus vives de changements sociaux et qui sont les témoins les plus gênants de la société d'abondance.

Avant d'aborder l'étude du groupe d'adeptes de drogues qui se rattache au mouvement hippie, il convient de décrire les caractéristiques de la délinquance en milieu aisé et de rappeler les explications qu'on en a données.

1. EXPLICATIONS DE L'ACCROISSEMENT DE LA DÉLINQUANCE EN MILIEU AISÉ

Les tentatives d'explications de la délinquance en milieu aisé peuvent être regroupées sous deux thèmes, les changements socio-culturels et l'influence de la culture adolescente. La première explication est soutenue par Cohen (1955, 1967), Kvaraceus et Miller (1959) et Bohlke (1961), tandis que la seconde est formulée par England (1960), Matza et Sykes (1961), Scott et Vaz (1963) et Vaz (1969).

a) Changements socio-culturels

Cohen (1955, 1967) spécule sur le fait que la délinquance des classes aisées provient de changements structurels et culturels dans la société. Il en résulte une multiplicité des cultures adolescentes et une nouvelle orientation des valeurs qui implique un comportement irresponsable et hédoniste. L'auteur affirme que la délinquance en milieu aisé augmente et que son taux contribue d'une façon disproportionnelle à l'augmentation de la délinquance mesurée par les statistiques officielles. De plus, la nature de la délinquance en milieu aisé relève de quatre éléments : la recherche du danger, l'alcool, la sexualité et les automobiles.

Kvaraceus et Miller (1959) affirment, pour leur part, que la délinquance en milieu aisé augmente substantiellement et qu'elle est plus sporadique, moins systématique et moins organisée qu'en classe ouvrière. Ces auteurs expliquent cette délinquance par les changements culturels qui ont amené un affaiblissement de la tradition de la gratification différée et par une diffusion vers les classes aisées des valeurs et des modèles de conduites de la classe ouvrière, plus particulièrement les modèles délinquants.

Selon Bohlke (1961), la croissance de la délinquance dans les milieux aisés doit être attribuée à l'arrivée, dans les classes aisées, d'une nouvelle bourgeoisie constituée de familles qui, par leurs revenus, se situent dans cette classe, mais par leurs valeurs, attitudes, modes de comportements et expériences, se rattachent encore à leur milieu ouvrier d'origine. Cette situation créerait, chez les adolescents, des difficultés d'adaptation.

Les changements socio-culturels, dans le sens de la libération relative des individus des contraintes institutionnelles, expliqueraient donc la délinquance en milieu aisé.

b) La culture adolescente

England (1960) affirme que la délinquance en milieu aisé résulte de l'interaction entre certains aspects du système culturel général et l'émergence d'une culture adolescente dont le système normatif est fonctionnel pour leur catégorie d'âge et ne l'est pas pour la culture globale. Matza et Sykes (1961) abondent dans le même sens lorsqu'ils parlent des valeurs *souterraines* et de leurs rapports à la culture globale. England affirme que l'adolescent, sous l'effet d'un refus de la part des adultes de lui accorder un statut, se sentirait aliéné par rapport au mon-

de adulte. Cette situation serait accentuée par les changements suivants : le prolongement croissant de la période d'apprentissage, l'expansion rapide des moyens de communication de masse et l'augmentation de la consommation particulièrement chez les jeunes. Cette situation permet l'éclosion d'une culture adolescente à orientation hédoniste. Dans le cadre de cette culture adolescente, les motivations pour la délinquance naissent d'un processus d'adaptation et de sélection des valeurs adultes qui présentent un potentiel élevé d'exploitation hédoniste. Les conduites en rapport avec ces valeurs peuvent mener à la délinquance. Celle-ci prend, en milieu aisé, les formes suivantes : consommation excessive de boissons alcooliques, vandalisme, emprunt d'automobile pour s'amuser, conduites immorales et tapage, chahut à l'extérieur et à l'intérieur de l'école.

Scott et Vaz (1963) et Vaz (1969) reprennent, en fait, les thèses de England et les complètent en affirmant que la délinquance des adolescents de milieu aisé est mieux comprise par l'examen de la culture adolescente légitime de tous les jours. L'accès facile à la culture adolescente, la participation active à cette culture, la définition appropriée des situations, la personnalité et les qualités physiques désirables sont autant de conditions qui déterminent les possibilités d'un adolescent à s'engager dans une délinquance de milieu aisé.

En somme, les théoriciens de la délinquance en milieu aisé s'accordent pour affirmer qu'elle augmente rapidement, sinon plus rapidement que celle du milieu ouvrier. Elle est de plus en plus visible. Shanley (1967) et Vaz (1967) se demandent si, inconsciemment, les chercheurs et les autorités n'ont pas tendance à diminuer l'importance des infractions des adolescents de leur propre classe sociale.

2. DESCRIPTION DE LA DÉLINQUANCE EN MILIEU AISÉ

Les études sont peu nombreuses, mais décrivent assez bien les principales caractéristiques de cette délinquance. Wattenberg et Balistrieri (1952) étudient le vol d'automobile et concluent qu'il s'agit de la délinquance typique des adolescents des milieux socio-économiquement favorisés. Schepses (1961) identifie, pour sa part, un groupe de délinquants institutionnalisés de milieu aisé dont la seule conduite délinquante est le vol d'automobile, ordinairement pour s'amuser. Herskovitz (1959) étudie des délinquants institutionnalisés et montre que leurs

délits sont le vol d'automobile, les vols mineurs, le vandalisme, les délits sexuels et les assauts; il souligne, de plus, qu'il n'y a pas de différences significatives entre les strates qui composent le milieu aisé. Won et Yamamoto (1968), dans une étude du vol à l'étalage, constatent que ces vols sont plus fréquents chez les adolescents de milieux aisés.

L'étude de Chilton (1967) s'avère très instructive sur la nature de la délinquance officielle de milieu aisé. Il utilise les données des tribunaux et, comme indicateur de statut socio-économique, le revenu familial moyen. L'auteur démontre que les adolescents de milieu aisé sont moins souvent conduits devant les tribunaux pour mineurs que ceux de milieu ouvrier ; 17% des premiers sont amenés devant les tribunaux et ils constituent 40% des adolescents, tandis que 65% des seconds apparaissent en cour et ils comptent pour 37% des adolescents. En ce qui concerne les types de délits, l'auteur note que les adolescents de milieu aisé sont sous-représentés pour le vol qualifié, la flânerie, l'école buissonnière, le vol simple et les fugues ; par contre, ils sont surreprésentés en ce qui a trait aux infractions aux lois de la circulation, au vol d'automobile, au vandalisme et aux règlements qui concernent les boissons alcooliques et le couvre-feu. Ces infractions comptent pour 52% du total des délits en milieu aisé et pour 30% en milieu ouvrier. La délinquance en milieu aisé est donc constituée d'infractions contre la propriété qui n'impliquent pas de gain personnel et de violations aux règlements concernant l'ordre public.

La délinquance en groupe ressort également en milieu aisé. Karacki et Toby (1962) ont découvert des bandes violentes qui avaient les caractéristiques de celles de milieu ouvrier : agression physique, loyauté aux pairs et recherche de gratifications immédiates. Pour leur part, Greeley et Casey (1963) ont trouvé une bande qui s'adonnait au vandalisme de façon intensive. Les Myerhoff (1964) indiquent que la délinquance en bande en milieu aisé est plus souvent capricieuse, manipulatrice et malicieuse que violente ; mais cette délinquance comprend aussi des vols fréquents et réguliers d'articles de valeur : radios, tourne-disques, télévisions, accessoires d'automobiles, etc. Finalement, Shanley *et al.* (1966) ont identifié un groupe de délinquants agressifs dont les contacts avec la police sont aussi fréquents et concernent des actes aussi graves que ceux de ces groupes en milieu ouvrier.

Si on retrouve en milieu ouvrier une sous-culture retraitiste identifiée par Cloward et Ohlin (1960), de même existe en milieu aisé une sous-culture de bohèmes qui a été analysée entre autres par Rigney et Smith (1960). Les bohèmes ont été attirés à North Beach par le climat de tolérance qui y régnait, par le fait que le coût de la vie n'y était pas élevé et par la possibilité d'y trouver un travail de subsistance, soit à titre de musiciens, peintres, poètes, artisans, ou plus prosaïquement comme laveurs de vaisselle, garçons de restaurant. Ces individus venaient ordinairement de classe moyenne ; ils étaient à la recherche de liberté, particulièrement celle de s'auto-expérimenter en termes de perceptions sensorielles. Ceci les portait à briser les tabous sociaux par l'expérience sexuelle, celle des drogues et des *happenings*. Leurs activités délinquantes consistaient en vols divers, commerce des drogues, publications jugées obscènes ou tendancieuses.

Ces descriptions de la délinquance en milieu aisé reposent, soit sur l'observation, soit sur l'étude de dossiers, soit sur l'étude des statistiques officielles. Par contre, si l'on recueille des données à l'aide d'un questionnaire ou d'une entrevue sur la délinquance commise, on obtient un portrait quelque peu différent de la délinquance officielle en milieu aisé.

Porterfield, en 1944, mesura le taux de délinquance d'un groupe d'étudiants de milieu aisé, et comparant ces résultats à ceux de délinquants de classe ouvrière, en conclut que pour la majorité des délits, le taux de délinquance était aussi élevé pour les étudiants que pour les délinquants.

Mais il faut attendre 1957 pour constater un renouveau d'intérêt pour ce problème. Nye et Short (1957) et Nye *et al.* (1958) développèrent alors un instrument destiné à mesurer la délinquance révélée à l'aide d'un questionnaire d'auto-administration composé d'une liste de 24 délits comprenant, en plus des délits classiques, certaines des nouvelles formes d'inadaptation. Les conclusions de cette étude ne révèlent aucune différence significative entre divers milieux socio-économiques quant à l'incidence de tels comportements.

Des études plus récentes menées par Reiss et Rhodes (1961), Clark et Wenninger (1962), Erikson et Empey (1965, 1966), Le Blanc (1969b), vinrent préciser les résultats obtenus par Nye et Short. Il se dégage de ces études les conclusions

suivantes : le volume de la délinquance en milieu ouvrier, par rapport aux autres groupes plus favorisés de la société, a été jusqu'à présent grandement exagéré ; on reconnaît maintenant que la statistique officielle mesure, en plus du comportement, la réponse et l'action de la communauté envers cette délinquance.

La nature de la délinquance varie selon les classes sociales ; en milieu aisé, elle se caractérise, soit par des délits se rattachant à la consommation somptuaire, soit par certaines formes d'agression. Erikson et Empey (1966) affirment à cet égard :

> Il existe des différences entre les sujets de niveaux socio-économiques différents en ce qui a trait au type de comportement délinquant. Les sujets de classe moyenne sont responsables des activités les plus sérieuses et destructrices, alors que les sujets de milieux plus défavorisés sont plus portés vers des activités moins graves, telles batailles, école buissonnière, emploi de drogue légère (p. 596).

En somme, il existe bien une délinquance propre au milieu aisé ; elle est numériquement de plus en plus importante ; et elle prend des formes, tant dans ses expressions agressives qu'« acquisitives », qui la rendent aussi sérieuse que celle de milieu ouvrier. Pour terminer notre présentation de la littérature sur l'inadaptation en milieu aisé, il convient de décrire les nouvelles formes d'inadaptation qui ne sont pas nécessairement exclusives à la jeunesse de milieu aisé, mais qui y sont plus prédominantes.

3. NOUVELLES FORMES D'INADAPTATION

Depuis le début des années 1960, la société américaine a vu naître de nouveaux modes d'adaptation pour la jeunesse : le mouvement hippie et la protestation étudiante. Ces phénomènes, même s'ils sont nés sous l'impulsion et avec la participation avant tout de la jeunesse de milieu aisé, ne sont plus rattachés exclusivement aux classes aisées. Ainsi, on retrouve des ramifications de ces phénomènes dans toutes les couches de la société et même dans toutes les sociétés occidentales. L'objectif de cet article n'étant pas une analyse de ces mouvements, nous nous contenterons d'en décrire rapidement les grandes lignes à l'aide de quelques études empiriques. Cette description nous permettra de mieux situer la forme d'inadaptation qui nous intéresse, l'usage de la drogue, et de la replacer dans le contexte général de l'inadaptation contemporaine.

a) De la protestation étudiante au radicalisme

Le mouvement de protestation a débuté vers 1960 et s'inspirait d'une philosophie libérale revendiquant l'intégration raciale, la liberté de parole, l'amélioration des conditions de vie des défavorisés, etc. Comme le montre Douglas (1970), peu à peu, ce mouvement s'est radicalisé pour aboutir en 1965 à une déclaration de principe du S.D.S., où la tendance libérale fait place à une revendication violente, à une rébellion contre les institutions établies telles les universités, l'*establishment* ou le complexe militaro-industriel.

Très rapidement, cette nouvelle gauche associa la violence à ses interventions, s'associa au Pouvoir Noir et développa une presse *souterraine* parallèlement à la presse du mouvement hippie, acceptant la guérilla urbaine parmi ses moyens d'action. La réaction en chaîne de la contestation universitaire montre la profondeur de cette rébellion contre l'institution la plus proche des radicaux qu'est l'université, de même que son internationalisme. Si les hippies contestent à leur manière les valeurs matérialistes, les radicaux s'attaquent directement à la structure du pouvoir, ce qui rend leur témoignage beaucoup plus menaçant pour ceux qui sont en place.

Keniston (1965, 1967, 1968), est probablement le chercheur qui a analysé le plus en profondeur le phénomène du radicalisme étudiant. Il évalue à 10% le nombre d'étudiants déviants engagés dans une forme quelconque de protestation ; il distingue parmi ceux-ci deux types de radicaux : l'activiste et le désengagé. L'un et l'autre viennent de milieu aisé, réussissent très bien leurs études, fréquentent des institutions universitaires prestigieuses.

L'activiste souscrit à un système de valeurs flexibles, humanitaires, expressives, qui sont le reflet des valeurs idéales de ses parents ; il participe aux démonstrations et organise des activités de groupe orientées vers une action sociale destinée à réformer ce qui lui paraît être une injustice. Ses activités n'ont pas pour but premier l'amélioration de son propre sort ; elles sont dirigées au hasard des circonstances vers l'amélioration du sort des autres. C'est une politique optimiste à la recherche de formes nouvelles d'action sociale.

Le désengagé est trop pessimiste, trop opposé à ce système pour participer activement aux manifestations ; il exprimera sa non-conformité par un comportement bizarre, une idéologie

excentrique, par ses efforts pour intensifier son expérience subjective qui doit aboutir à une transformation personnelle. Il est moins engagé que l'activiste face aux valeurs académiques et libérales.

Pour qu'une action radicale ait lieu, il est nécessaire que soit présent un nombre suffisant d'activistes, de désengagés, et qu'il y ait possibilité d'interaction entre eux, que soient présents aussi des leaders aptes à organiser le mouvement ainsi qu'un climat institutionnel laissant place à la liberté d'expression. Ces conditions réunies permettent la formation d'une sous-culture déviante et d'une organisation qui pourra amorcer une action à l'occasion d'un problème quelconque d'injustice, d'exploitation ou d'oppression.

Les formes de déviance des radicaux s'échelonnent de la violence morale et physique au vandalisme. L'inventaire des différents « codes d'éthique » et « codes de conduite » que les institutions d'enseignement se donnent permettrait d'écrire un véritable code criminel nouveau genre destiné à contrer l'action supposément subversive des radicaux. Cependant, pour les radicaux, ces formes de déviance ne sont qu'accessoires et instrumentales ; leurs auteurs seraient des individus normaux, confrontés à une situation et une organisation anormales.

b) Le mouvement hippie

L'origine du mouvement hippie se situe vers le milieu des années 1960 et, comme le montre Bell (1971), il a pour modèle la bohème de toutes les époques, plus spécifiquement les beatniks. En peu de temps, ce mouvement prit une expansion considérable due à un ethos particulier (libération sexuelle, drogue, amour, individualisme, etc.), à une large diffusion par les moyens de communication de masse, et à une concordance avec les besoins d'un grand nombre de jeunes aliénés dans la société de masse.

Yablonsky (1968), après avoir consacré un an à l'observation et à l'analyse de ce mouvement de New York à Los Angeles, distingue trois types d'adeptes : le « grand-prêtre », l'aspirant et les hippies plastiques. Le grand-prêtre est le membre le plus représentatif du mouvement ; il a atteint la libération spirituelle et la paix intérieure. On compte de 10 à 15% de « grands-prêtres » pour 35% d'aspirants. Ces derniers partagent avec leurs maîtres l'indifférence face aux lois, à la politique, à la guerre,

aux méthodes d'éducation, aux valeurs de la société matérialiste et sont à la recherche d'un autre mode d'existence.

Ils s'en distinguent par la distance qu'il y a entre leurs aspirations et la réalisation de cet idéal ; plusieurs de ces aspirants participent sporadiquement aux mouvements politiques de la nouvelle gauche et aux manifestations étudiantes. Sans être totalement désengagés vis-à-vis de la société, ils y tendent par la fréquentation des grands-prêtres et l'usage des drogues telles la marijuana et le LSD. Les grands-prêtres et les aspirants sont les éléments purs du mouvement. L'autre 50% des membres de ce mouvement est constitué des hippies plastiques, comprenant les *teanyboppers*, les *heavy drug addicts*, les *emotional disturbed* et une catégorie complexe incluant les motards, certains criminels intoxiqués, et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, gravitent autour de cette sous-culture.

Au début, ce mouvement recrutait ses adeptes chez les adolescents de milieu aisé ; ils tendent maintenant à venir de tous les milieux socio-économiques. Ce mouvement n'est ni une sous-culture, ni une contre-culture entendues dans le sens courant ; il s'agirait plutôt d'une para-culture et d'une para-société, se voulant désengagées et indifférentes face aux valeurs, moyens et réalisations de la société d'abondance, et engagées dans un mouvement de libération spirituelle et morale.

Sur le plan structurel, ce mouvement présente les caractéristiques du quasi-groupe : les rôles ne sont pas clairement définis, la cohésion est diffuse, le consensus est minimum vis-à-vis des normes, une grande mobilité caractérise les participants, un leadership souvent vague et confus est exercé, et différents niveaux d'engagement au mouvement sont possibles.

À la suite de Yablonsky, Gagné (1970) distingue plusieurs aspects déviants et délinquants dans le mouvement. Les aspects déviants sont probablement aussi diversifiés que le sont ses adeptes ; ces derniers partagent le rejet de la morale de la société industrielle décrite par Weker et ils rejettent de même l'éthique sociale définie par Whyte (1957).

Ce rejet de la morale axée sur la quantification est remplacé par les éléments du credo psychédélique ; cette déclaration de principe contient des éléments inacceptables selon les critères de la société américaine, lesquels servent d'ailleurs de base à la condamnation officieuse et officielle du mouvement.

Avant d'être une déviance factuelle, ce mouvement représente donc essentiellement un type de déviance idéologique qui oblige la société à réviser sa définition de la délinquance ; contrairement à la délinquance classique, les hippies sont condamnés en premier lieu pour leur conception de la vie, à partir d'un prétexte quelconque relié au code criminel.

La délinquance en milieu hippie prend une forme particulière. Elle peut n'être qu'accessoire à l'instar des activités délinquantes de la sous-culture retraitiste ou être l'activité principale d'adolescents qui se servent de ce mouvement comme paravent. La délinquance accessoire a pour objectif principal l'approvisionnement en drogue, qui constitue le moteur du mouvement, ou concerne les activités illégales qu'entraîne leur mode de vie. Ils se feront arrêter, par exemple, pour flânerie, corruption de mineurs, bruit, etc. D'après les résultats du questionnaire de Yablonsky (1968), la moitié des sujets rapportent avoir été arrêtés et incarcérés.

Les *teenyboppers*, qui constituent la jeune génération des hippies, seraient responsables d'une délinquance accessoire caractérisée par le vol à l'étalage, l'usage de la drogue pour l'expérience, le *kick*, la violation du code moral traditionnel et les affrontements avec la police qu'ils provoquent à l'occasion.

Se mêlent aux hippies, certains professionnels du trafic de la drogue qui ne partagent pas leur éthique, recherchent avant tout le profit. Étant obligés d'établir leurs quartiers dans les secteurs défavorisés des villes, les hippies y fréquentent les gangs violents, les groupes minoritaires d'immigrés qui acceptent mal un genre de vie qui est à l'opposé de ce qu'ils ambitionnent ; il en résulte souvent des affrontements violents qui donnent une image embrouillée du monde hippie.

Actuellement, le mouvement hippie tend à se perpétuer, pour une minorité de jeunes, dans les communes et il s'exprime sous une forme dégradée, pour l'ensemble de la jeunesse, dans le phénomène drogue.

Ald (1970), dans une des études les plus sérieuses sur les communes, montre que si elles veulent être un rejet total de la société conventionnelle, elles sont néanmoins incapables de survivre sans son apport, que ce soit en terme d'allocations, de travail d'appoint, d'aide des parents ou de divers organismes. Ces communes sont aussi en contradiction avec le credo du mouvement hippie qui comprenait les principes suivants : cha-

cun fait ce qu'il lui plaît avec le minimum d'organisation et de planification et la propriété ne doit plus exister. Pour vivre, les membres de la commune doivent acquérir de la terre et ils doivent avoir recours à un certain travail en commun ; mais les communes demeurent peu structurées et différentes de la société conventionnelle. Ce sont des communes introdéterminées, contrairement à la société conventionnelle qui est extrodéterminée.

Ald souligne qu'au départ, ces communautés sont vouées à l'échec en raison de la non-agressivité et du manque de motivations matérielles des membres de la commune. Ces derniers sont fortement scolarisés mais anti-intellectuels, rejettent le leadership et le mariage, favorisent l'épanouissement personnel et sont souvent mystiques. Les communes rurales qui sont diversifiées ne sont pas viables en milieu urbain, c'est pourquoi on retrouve une infinité de modèles allant du *crash pad,* un appartement caractérisé par un va-et-vient continuel, à la coopérative, un groupe restreint bien organisé, que décrit Morin (1970).

Quelle que soit la forme qu'elle est appelée à prendre, la commune est un genre de vie qui attire la jeunesse ; elle est une sorte de retour aux sources qui permet à l'homme de retrouver sa dignité humaine par une nouvelle alliance avec la nature. Ces formes de vie sociale sont une expression d'un besoin de changement social et ont l'avantage de présenter une alternative à la révolte pour la révolte. Le phénomène drogue n'a pas cette caractéristique, c'est une réaction à une société ; c'est une adaptation, la plus logique, à notre société anonyme et aliénante.

Le mouvement hippie a glorifié la drogue. Il en a fait un moyen extraordinaire pour mieux se connaître, mieux connaître le monde et participer à un monde nouveau. C'était peut-être juste dans le cadre de l'ensemble du mouvement hippie qui prônait la liberté sexuelle, la libération du travail astreignant, de nouvelles formes d'interactions, l'amour, un retour au surnaturel, etc. La drogue était le sacerdoce d'une nouvelle religion en plein essor. Mais, comme nous l'avons montré (Le Blanc, 1971), ce mouvement, salutaire pour notre société, s'est dégradé car la religion est en voie de disparition, mais le sacerdoce demeure. À la suite de l'étude du phénomène drogue et de quelques groupes cultures d'adeptes, nous sommes arrivés à

la conclusion que les jeunes les plus dégagés de la société, ceux qui devraient être les plus purs des hommes nouveaux, ne sont plus des usagers de drogue, mais bien des adeptes. La drogue est devenue le centre de leur vie.

La drogue est devenue le mécanisme central pour le développement d'une carrière déviante. Plus on y est engagé, plus on est, soit clochard, soit commerçant de drogue. Face à un groupe d'adeptes de drogue, nous sommes face à un groupe d'individus qui pourraient certainement réussir dans la société conventionnelle, mais qui ont choisi de ne pas le faire et de s'enfoncer dans un comportement qui les rend de plus en plus dépendants d'une substance, même des plus mineures, comme les hallucinogènes, le haschisch et la marijuana. Toutefois, il convient de noter que notre étude a montré que les adeptes pratiquent un nouveau style de vie. Le phénomène drogue perpétue certains aspects du mouvement hippie : libération sexuelle, libération sensorielle, mysticisme, nouveaux types d'interactions sociales. La dégradation de l'idéologie du mouvement hippie s'explique en partie par la généralisation du phénomène drogue à une couche plus large de la jeunesse qui ne possédait pas les capacités intellectuelles et morales de perpétuer intégralement l'idéologie hippie.

En terminant cette section sur les nouvelles formes d'inadaptation, nous pouvons conclure que le radicalisme et le mouvement hippie traînent une délinquance qui ressemble étrangement à celle que nous avons décrite précédemment sous le vocable de « délinquance traditionnelle de milieu aisé ». Par ailleurs, ces mouvements ont chapeauté d'une idéologie ces manifestations délinquantes. Ceci a eu pour effet de les faire passer au second plan. Ainsi, la société ne voit plus cette délinquance, plutôt habituelle en milieu aisé, mais bien une déviance idéologique. La société condamne mais intègre aussi certains aspects de ces mouvements, ce qui explique la tolérance que l'on constate à leur égard.

B. CONTEXTE EMPIRIQUE ET MÉTHODOLOGIE

1. LA DÉLINQUANCE EN MILIEU AISÉ À MONTRÉAL

Montréal n'est pas différent du reste de l'Amérique du Nord en ce qui concerne la délinquance, sinon par un retard de quelques années. En effet, une étude de l'évolu-

tion de la délinquance entre 1960 et 1966 montre que la délinquance officielle s'accroît proportionnellement plus dans les districts de police qui sont en milieu aisé (Le Blanc, 1968). De plus, il est apparu que cette délinquance qui s'accentue en milieu aisé touche davantage les vols de véhicules moteurs et le vandalisme.

Une analyse (Le Blanc, 1968) de la délinquance dans trois quartiers aisés nous avait permis de caractériser de la façon suivante la délinquance dans ces milieux en 1966. La délinquance n'était pas violente contre les personnes ; il n'y avait à peu près pas d'assauts et de voies de fait. Elle était destructrice pour les biens, marquée de vandalisme et de dommages lors de vols peu importants. Elle s'orientait vers les gains matériels que propose la culture adolescente : emprunter une automobile pour s'amuser, acquérir les objets momentanés de cette culture et de prestige en regard des pairs (livres, disques, vêtements, etc.). Cette délinquance de milieu aisé impliquait aussi un certain nombre de comportements malicieux et des infractions au code de la route. De plus, la délinquance en bande était peu importante et la récidive encore moins.

Une étude plus approfondie de la délinquance officielle et de la délinquance révélée (Le Blanc, 1969a) a établi sur le plan du volume que si les milieux ouvriers et aisés se différenciaient nettement, en ce qui concerne la délinquance officielle il n'en était pas de même pour la délinquance révélée.

Quant à la nature de la délinquance révélée et officielle, il y a une délinquance partagée par les adolescents de toutes les strates sociales et une délinquance typique des adolescents de chacune des strates sociales. Voyons maintenant les caractéristiques de la délinquance.

La délinquance révélée, partagée par les adolescents de toutes les strates sociales, est caractérisée par les délits suivants : le vol d'automobile et les infractions à la circulation, le vol et les relations hétéro ou homosexuelles. Les délits de la délinquance officielle partagée par les adolescents de toutes les strates sociales sont le plus souvent occasionnels et commis en groupe, à l'intérieur de la strate de résidence mais ils peuvent aussi être persistants ; c'est habituellement un vol qualifié de gravité faible ou élevée. La délinquance officielle et la délinquance révélée communes aux jeunes de toutes les strates sociales sont complémentaires en ce sens que le vol simple et le vol

qualifié persistant se recoupent et que les vols d'automobiles et les délits sexuels possèdent, selon les écrits pertinents, les caractéristiques d'être occasionnels, commis en groupe et à l'intérieur de la strate de résidence.

En milieu ouvrier, la délinquance révélée typique est la délinquance de conflit et la délinquance de rébellion. La délinquance officielle typique est une délinquance « acquisitive » persistante, de peu de gravité et dont les délits sont commis en groupe. Ces premières caractéristiques concordent assez bien avec la délinquance de conflit (bataille en bande) et la délinquance de rébellion (manquer l'école, défier les parents, prendre des boissons alcooliques et avoir des relations hétérosexuelles).

En milieu aisé, la délinquance révélée typique en est une d'évasion et d'agression. Les délits de la délinquance officielle typique sont commis à l'extérieur de la strate de résidence, ils sont occasionnels et de nature agressive ou « acquisitive ». Les délits de la délinquance révélée et de la délinquance officielle de milieu aisé sont donc à peu près semblables car, d'un côté, ils sont occasionnels et agressifs ou « acquisitifs », et, de l'autre, d'évasion et d'agression.

Quant aux nouvelles formes d'inadaptation, le mouvement hippie et le radicalisme politique, on peut affirmer qu'elles ont été ou sont encore florissantes à Montréal. Ainsi, en 1968, les journaux signalaient l'existence du mouvement hippie à Montréal (Marie-France Nobert, 1968 ; Dufresne, 1968...). Ces reportages montraient que le hippie de Montréal, comme son frère américain, aime la paix et les fleurs ; il a déserté son milieu, il proteste contre l'imposture de la société actuelle : son abondance, le travail, l'argent, la pauvreté ; il utilise les drogues hallucinogènes et psychédéliques ; il prône la libération sexuelle et spirituelle. Ces reportages soulignaient, de plus, que les hippies rencontrés provenaient plus souvent des milieux aisés et étaient plus souvent des anglophones. Par la suite, comme nous l'avons montré (Le Blanc, 1971), ce mouvement hippie s'est transformé en un phénomène drogue qui touche toutes les couches de la jeunesse ; ceci, au détriment de l'idéologie hippie.

Quant au radicalisme politique, Montréal a été particulièrement bien servi, tant sur le plan du terrorisme que sur celui de la protestation étudiante. Le F.L.Q., ensemble de cellules

de jeunes terroristes, s'est manifesté périodiquement avec des bombes, des vols d'armes et des vols de banques ; actions qui se sont momentanément arrêtées avec un enlèvement et un assassinat en octobre 1970. Ce mouvement, semblable à ceux qui ont initié des processus d'indépendance ou des processus révolutionnaires dans d'autres parties du monde, semble recruter ses membres avant tout dans les milieux aisés (Mokolo, 1968), mais nous ne le connaissons que par des rapports journalistiques et ses membres connus n'ont jamais été étudiés systématiquement, sauf dans le travail de Mokolo. Une forme moins extrémiste de radicalisme politique s'est manifestée dans la protestation étudiante des années 1968-1969 ; protestation qui a touché les universités, les CEGEP et même les écoles secondaires.

Peu d'écrits, sauf journalistiques, ont analysé ce phénomène de la protestation étudiante. Bertrand *et al.* (1968), dans une étude d'un cas de contestation, signalent que les contestataires sont quelquefois des barbus et des anarchistes ; qu'ils ne sont pas des plagiaires des mouvements étrangers, mais des tributaires du vent mondial de protestation ; ils sont des violents dans la mesure où ils occupent des locaux... mais pas des vandales ; ils sont manipulateurs. La contestation fut un paradis pour les radicaux et révoltés, une occasion de réveil pour les réformistes et un temps de vacance pour la majorité des étudiants. Les auteurs affirment, à la suite de leur analyse, que la contestation était, suivant le cas, la manifestation de deux types différents de conscience. Une conscience nationale dans le cas de la manifestation pour un McGill français et du bill 63 et une conscience jeunesse dans le cas de la protestation dans les universités et CEGEP, puisque les jeunes étaient confrontés à un refus d'un système de reconnaître les modes de vie et d'organisation proposés par la jeunesse.

En conclusion, à Montréal, on retrouve les formes d'inadaptation propres aux milieux aisés des sociétés occidentales, mais les manifestations de l'inadaptation s'expriment de façon différente et suivant un rythme propre à chacune d'elles.

2. MÉTHODOLOGIE

L'objectif de cette recherche était de décrire une nouvelle forme d'inadaptation en milieu aisé, l'usage des drogues mineures : hallucinogènes, marijuana et haschisch, et psychédéliques,

surtout le LSD ; la question centrale étant : Quelles sont les caractéristiques d'un groupe d'adeptes de drogues mineures de milieu aisé ?

De façon à répondre à cette question centrale, de nombreuses questions secondaires étaient posées : Qui sont les membres du groupe ? Quel est leur façon d'utiliser la drogue : fréquence, méthode, carrière, environnement, disposition ? Comment la drogue est-elle distribuée : organisation, normes, économie, transaction ? Quels en sont les aspects structurels : modalités de groupe, activités quotidiennes, relations sociales ? Le groupe a-t-il une structure normative spécifique : normes, valeurs, attitudes, identité ? S'agit-il d'un groupe culture ?

a) La méthode

De façon à atteindre l'objectif et répondre à ces questions, nous avons opté pour l'observation quasi participante. Ceci, en raison de la pauvreté des faits qui permettent de connaître la vie quotidienne des groupes marginaux, plus particulièrement en milieu aisé. De plus, les méthodes habituelles des sciences humaines (sondage, étude sur documents, etc.) ne permettent pas une étude en profondeur d'une réalité sociale et elles sont à peu près impraticables dans l'étude des groupes d'inadaptés.

L'observation était quasi participante parce que l'observateur n'avait pas le droit de faire usage de drogue durant l'observation. Cette condition était justifiable du point de vue de la crédibilité de la Commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales qui commanditait la recherche ; mais aussi du point de vue du credo du chercheur qui dit que celui-ci doit objectiver la réalité à l'étude. Objectiver la réalité à l'étude ne signifie pas en éliminer tous les aspects subjectifs, mais prendre des précautions élémentaires pour s'assurer que les faits ne sont pas falsifiés. Prohiber l'usage de la drogue était l'une de ces précautions à prendre parce qu'il ne s'agissait pas d'étudier comment se sent un usager sous l'effet de la drogue, mais d'identifier son monde, le décrire sans les distorsions perceptuelles occasionnées par les hallucinogènes et par les psychédéliques. Compte tenu de cette restriction, l'enquêteur était beaucoup plus observateur que participant.

La cueillette des données. — Les données ont été recueillies durant les mois de juillet et août 1970 à raison d'une parti-

cipation quotidienne et intensive aux activités du groupe étudié. L'observateur était originaire du milieu aisé à l'étude et déjà en contact avec ce groupe d'adeptes de drogues avant le début de l'observation. Plusieurs sujets étaient des connaissances, sinon des amis. L'observateur était donc familier avec le phénomène drogue et avec les membres du groupe à l'étude. Par contre, il était néophyte quant à l'utilisation de la technique de l'observation participante. C'était un observateur plus passif qu'interrogateur, tel qu'exigé par les responsables de l'étude.

Avant le début du travail sur le terrain, l'observateur avait reçu une période de formation intensive, à la suite de laquelle il était reparti sur le terrain avec un manuel permettant d'enregistrer, de codifer et de classifier les données. De plus, il possédait un code avec des définitions et notations.

L'observation étant de nature exploratoire, l'observateur, une fois intégré à un groupe d'étude, devait tout observer ; il ne devait pas sélectionner les faits de façon à répondre à certaines questions ou à vérifier certaines hypothèses. Il devait rapporter la vie dans le groupe étudié telle qu'elle se présentait. Quant aux aspects techniques de l'observation quasi participante, nous renvoyons les lecteurs à Green (1970) et Le Blanc (1971).

L'analyse des données. — L'analyse des données a été faite par l'auteur qui était étranger à l'observation. Toute analyse est nécessairement une sélection parmi les faits. En ce sens, le portrait que nous présentons d'un groupe d'adeptes de drogues est une construction spécifique de la réalité. Le thème de cette construction est de montrer comment la drogue, comme substance qui produit des effets spécifiques chez l'adepte, est l'élément qui influence à la fois les aspects structurels et normatifs de la vie d'un groupe d'adeptes.

L'orientation de l'analyse étant spécifiée, nous pouvons dire que les données présentées sont une synthèse des observations illustrée par des extraits d'observation qui nous sont apparus les plus pertinents. De plus, tout au long de l'analyse, on retrouvera des commentaires qui prendront la forme, soit de confrontations des données avec la littérature pertinente, soit de réflexions personnelles. Parler de l'analyse des données ne serait pas complet sans aborder le problème de la qualité des données.

La qualité des données nous apparaît excellente compte tenu du fait qu'il s'agit d'une observation participante exploratoire. Ce jugement de l'analyste repose avant tout sur la prise en considération de deux faits. Un premier, plutôt négatif, est celui du temps consacré à l'observation ; six semaines d'observation étant une période courte, même si l'observation était constante et intensive ; une si courte période de temps pourrait être un facteur qui limite la validité de l'étude. Le second fait, par ailleurs, est très positif, c'est la familiarité de l'observateur avec l'objet d'observation. Ceci est renforcé par le fait que l'observateur se devait d'être factuel dans ses rapports d'observation ; il n'était aucunement interprétatif. La familiarité de l'observateur avec son objet a accru la validité des données en réduisant la période d'infiltration et d'intégration au groupe. De plus, comme l'observateur l'a noté lui-même, son nouveau rôle n'a aucunement modifié ses relations avec les membres du groupe, ce qui signifie que les observés demeuraient tout à fait au naturel en présence de l'observateur.

Si, pour ces raisons, la qualité des données nous est apparue excellente, il faut aussi noter que sur le plan de la validité et de la fidélité, des indices sont venus renforcer notre croyance (Le Blanc, 1971). L'observation s'est répétée à plusieurs occasions ; plusieurs sujets ont présenté, dans des situations différentes, les mêmes comportements, ont raconté de la même façon un événement ou ont soutenu les mêmes valeurs et les mêmes attitudes. La qualité des données est bonne parce qu'il y a plus de faits, de comportements observés que racontés, ceux-ci étant peu nombreux. Si, dans la vie sociale il n'existe de vérité que celle de l'acteur social qui définit une situation en fonction de sa position sociale, nous sommes d'accord avec Becker (1970), que la crédibilité des sujets est bonne dans la mesure où nous avons évité toute situation qui peut favoriser la fantaisie.

Cependant, il faut dire que cette approche de l'observation participante est essentiellement subjective et que l'analyse des données recueillies l'est aussi. La vie sociale n'est-elle pas subjective par nature ?

b) Le milieu

Ayant précisé l'objet de l'étude et la méthode pour le cerner, il convient de présenter l'environnement du groupe d'adeptes de drogues étudié.

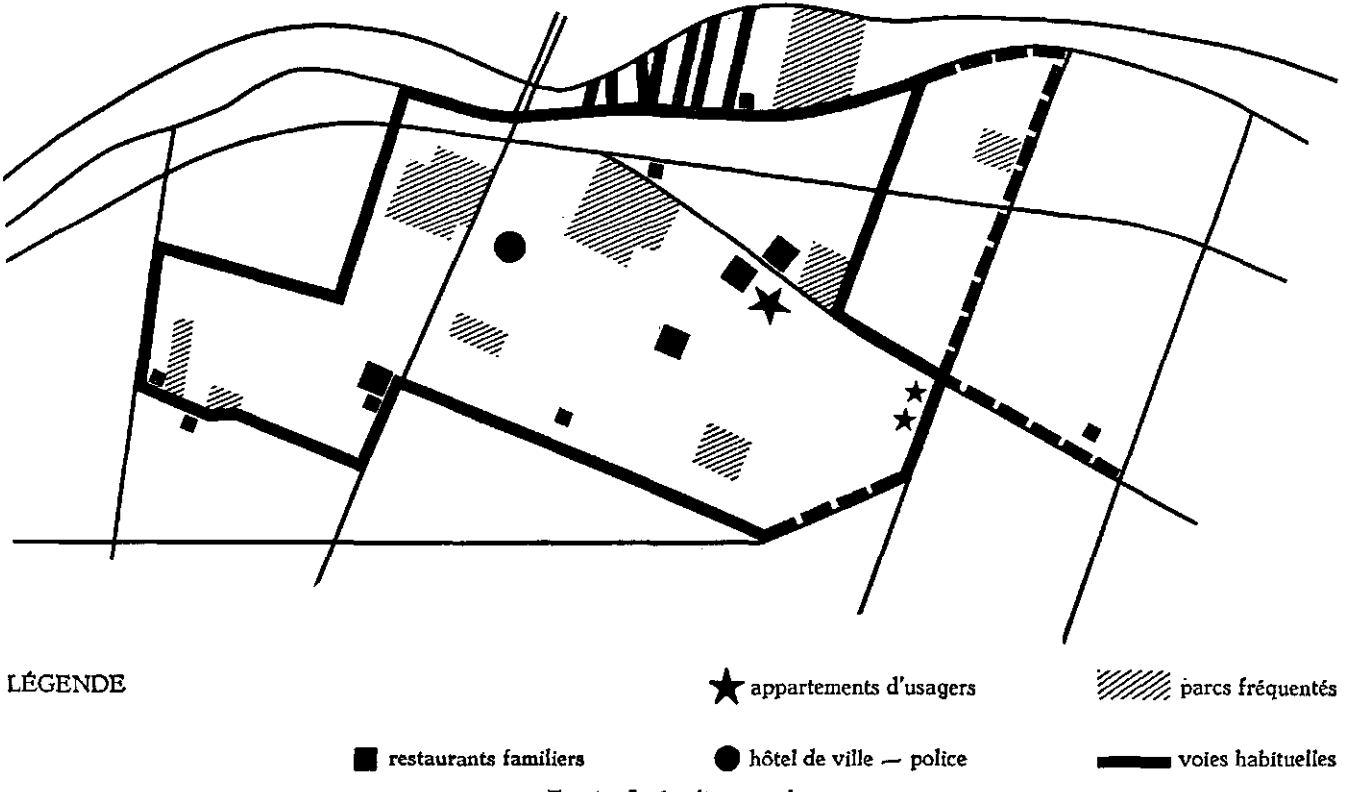


FIG. 1 : La banlieue nord.

La banlieue nord est relativement isolée dans la région métropolitaine de Montréal (fig. 1). En effet, cette municipalité est une entité administrative autonome. Elle est physiquement isolée puisque ses limites sont, au sud, une voie ferrée, à l'est, un parc industriel et des terrains vacants, au nord, une rivière, à l'ouest enfin, elle se confond avec un quartier aisé de la métropole. Quoique n'étant pas d'implantation récente, cette ville de banlieue a néanmoins connu un développement récent puisque sa population s'est accrue de 90% de 1956 à 1961 et de 39% de 1961 à 1966. Il faut toutefois signaler qu'elle atteint actuellement un certain point de saturation avec environ 60 000 habitants.

La banlieue nord se distingue de la métropole et de l'ensemble des banlieues. Elle représente un milieu socio-économique moyen si l'on se réfère aux travaux du Montreal Council of Social Agencies (1968). Dans la banlieue nord, il y avait, en 1964, plus de 55% du sol occupés par des résidences, 22% du sol étaient constitués de terrains vacants et 11% du sol étaient occupés par des industries. Sur le plan du logement, la banlieue nord occupe une position nettement favorable et il en est de même au niveau socio-économique (peu de chômage, revenus supérieurs, éducation secondaire).

Les graphiques du Montreal Council of Social Agencies (1968) démontrent qu'au niveau de la population, la banlieue nord compte plus d'enfants, plus d'adolescents et moins de vieillards que la métropole et les autres banlieues. Comme dans les autres banlieues, la proportion des gens mariés est très importante, mais sa population y croît plus rapidement et y est plus mobile que dans les autres banlieues et la métropole. Cette population compte une proportion de Québécois d'origine (80%), nettement supérieure à l'ensemble de celle des banlieues. La proportion de la population actuellement à l'école est plus importante dans la banlieue nord que dans la métropole et les autres banlieues, ceci tant au niveau primaire que secondaire et universitaire. Du point de vue du revenu, il ressort qu'il y a très peu de familles dont les revenus sont inférieurs à $3 000. Par ailleurs, la banlieue nord compte, par rapport à la métropole et aux autres banlieues, un nombre plus important de familles dont les revenus varient entre $4 000 et $7 000, mais la proportion des familles dont les revenus vont de

$7 000 à $10 000, est supérieure à celle de la métropole, mais inférieure à celle des autres banlieues.

Donc, la banlieue nord est une communauté aisée, mais non bourgeoise, elle correspond à la banlieue de classe moyenne. Sur le plan interne, il apparaît, toujours en se référant aux données du Montreal Council of Social Agencies (1968), que la banlieue nord est un milieu homogène, que ce soit sur le plan ethnique (80% de la population est d'origine française) ou sur le plan socio-économique (il y a très peu de gens qui gagnent moins de $3 000 et très peu de gens qui gagnent plus de $10 000).

En terminant cette description du milieu dans lequel évolue le groupe étudié, il convient de signaler l'importance de la population jeune. En 1966, 57,28% de la population avait moins de 25 ans. Par ailleurs, 17,83% de la population est âgé de 15 à 24 ans et la population de 20-24 ans, de laquelle proviennent, en majorité, les membres du groupe, compte pour 8,36% de la population de la banlieue nord (Bureau fédéral de la statistique, 1968).

Après avoir présenté la banlieue nord, il convient de décrire le cadre physique des activités et de situer les appartements du groupe à l'étude, la carte rapportée à la figure 1 le présente. Durant la recherche, trois appartements ont été occupés par des membres du groupe. Le premier, occupé avant et durant les premiers jours de l'observation ; le second, utilisé durant la première moitié de la recherche, se trouvait à 1 000 pieds du premier et il a été délaissé parce que trop de gens savaient ce qui s'y passait. Ces deux premiers logis étaient situés dans la partie sud-est de la banlieue, celle dont la construction est la plus récente. Le troisième appartement était éloigné des deux premiers et plus près du centre de la banlieue nord.

Les membres du groupe évoluaient dans plusieurs parcs et restaurants ; ceux-ci étaient très rapprochés des deux premiers appartements. Le troisième appartement était situé face à un parc et près de deux restaurants souvent fréquentés par les membres du groupe. De fait, il ressort que les restaurants habituels sont situés à proximité d'un espace vert et qu'il n'y a de prédilection pour aucun des espaces verts, on les fréquente tous selon le hasard des allées et venues. Les limites du secteur des activités publiques des membres du groupe correspondent

sensiblement à celles de la banlieue nord, si ce n'est à l'est de la banlieue.

La présentation de la banlieue nord permet de situer le groupe étudié comme un phénomène qui émane d'une classe moyenne. De plus, ce groupe a des activités publiques dans la plupart des espaces verts de cette banlieue et dans un grand nombre de ses restaurants situés un peu partout sur le territoire de la banlieue nord. Les activités liées directement à la drogue ont lieu dans des appartements assez éloignés du centre de la banlieue nord.

DEUXIÈME PARTIE

LE GROUPE CULTURE DES ADEPTES DE LA DROGUE DE LA BANLIEUE NORD

Dans cette seconde partie, nous décrirons et analyserons un groupe d'adeptes de drogues. Dans une première phase, nous en présenterons l'infrastructure, c'est-à-dire les caractéristiques des membres et la nature de leur inadaptation, la consommation et la distribution de la drogue. Dans une seconde phase, nous tenterons de montrer comment la drogue conditionne les aspects culturels et normatifs de ce groupe culture.

A. INFRASTRUCTURE DU GROUPE : LES MEMBRES, LA DROGUE

1. LES CARACTÉRISTIQUES DES MEMBRES DU GROUPE

Les membres du groupe étaient au nombre de 37 durant la période d'observation. Il faut, par ailleurs, noter que parmi ces 37 individus, il y a 19 membres réguliers du groupe et 18 membres satellites ; c'est-à-dire 19 individus qui participent régulièrement à la vie du groupe et 18 dont la participation est intermittente. Les premiers ont été rencontrés plus fréquemment que les seconds par l'observateur. Le tableau 1 décrit les membres du groupe.

Les membres du groupe sont principalement de sexe masculin, 28 sur 37 sont des hommes, ceci est d'autant plus vrai qu'il s'agit de membres réguliers (16 sur 19) plutôt que de membres satellites (12 sur 18). Les membres de sexe féminin sont donc plus nombreux parmi les membres satellites que parmi les membres réguliers.

En ce qui concerne l'âge, il faut noter que l'âge approximatif des membres varie entre 19 et 26 ans, mais se concentre

TABLEAU 1

Caractéristiques des membres du groupe

	origine	résidence	logement	sexe	âge	occupation	relations avec le père	relations avec la mère	relations avec la fratrie	niveau économique des familles
membres réguliers										
R.F.	B	B	app	H	22	VE	B	B	B	5-8
R.G.	B	B	app/par	H	21	VE	B	B	B	5-8
R.S.	EB	B	app	H	21	VE	B	B	B	5
R.D.	B	B	app/par	H	21	VE	M	B	B	8+
R.Y.	B	B	par	F	21	TR/AV	M	M	B	8+
R.H.	B	B	par	F	21	TR/AV	M	I	I	8+
R.V.	B	B	par	H	22	TRAV	B	B	B	5-8
R.E.	B	B	par	H	21	TRAV	M	B	B	8+
R.W.	B	B	par	H	22	ECO	I	I	I	8+
R.B.	EB	EB	?	H	?	ECO	?	?	?	?
R.M.	B		par	H	20	TR/AV/ECO	?	?	?	8+
R.T.	B	B	par	H	19	VE	?	?	?	5-8
R.A.	B	B	par	H	19	TR/VE	B	B	B	8+
R.N.	EB	B	app	H	21	VE	?	?	?	?
R.O.	EB	B	app	H	21	TRAV	?	?	?	?
R.L.	B	B	app	H	21	TRAV	?	?	?	?
R.X.	B	B	par	H	21	VE	B	B	B	5-8
R.J.	B	EB	app	F	19	TRAV	I	I	B	5-8
R.P.	B	EB	app	H	20	TRAV	B	D	B	8+
membres satellites										
S.B.	B	I	nil	H	22	TR/AV	?	?	B	?
S.T.	EB	EB	app	F	26	?	?	?	?	?
S.G.	EB	EB	app	H	21	ECO	?	?	?	?
S.C.	B	EB	app	H	24	TRAV	?	?	?	?
S.D.	EB	EB	par	F	19	ECO	?	?	?	5-8
S.M.	EB	EB	par	H	19	ECO	?	?	?	5-8
S.J.	EB	EB	par	F	20	TRAV	?	?	?	?
S.L.	EB	B	?	F	20	TRAV	?	?	?	5-8
S.E.	B	EB	nil	F	19	TR/AV	M	M	I	5-8
S.Z.	B	B	?	H	?	?	?	?	?	5
S.N.	B	B	par	H	19	TRAV	M	M	B	8+
S.P.	B	B	par	H	19	ECO	B	B	B	8+
S.F.	EB	B	app	H	?	TRAV	B	B	B	5-8
S.H.	EB	B	app	H	21	TRAV	I	I	B	5
S.K.	EB	B	app	H	?	TRAV	B	B	B	5-8
S.R.	EB	B	?	H	?	?	?	?	?	?
S.S.	B	B	?	H	19	?	?	?	?	?
S.V.	EB	EB	?	H	?	VE	?	?	?	?

Chaque membre du groupe est représenté par deux lettres : une lettre pour le nom de l'individu et une lettre pour spécifier son rôle ; R. : membre régulier ; S. : membre satellite.

Origine et *résidence* : B : banlieue nord ; EB : extérieur de la banlieue nord ; I : itinérant.

Logement : app : appartement ; par : parents ; nil : sans résidence officielle ; ? : pas d'information.

⟶

plus particulièrement entre 19 et 22 ans. L'âge modal est de 21 ans. Mais il faut noter que les membres réguliers du groupe sont beaucoup plus homogènes en termes d'âge ; 10 sur 19 ont approximativement 21 ans. Par ailleurs, parmi les membres satellites, la répartition selon l'âge est plus difficile à évaluer compte tenu du fait que l'on ne possède pas l'information pour 5 individus sur 18. Toutefois, il ressort que ces membres sont beaucoup plus hétérogènes en termes d'âge, mais que, parallèlement, un grand nombre (6 sur 18), sont plus jeunes que les membres réguliers. Donc, le groupe est composé de jeunes adultes, les membres réguliers ont approximativement 21 ans, alors que les membres satellites sont à la fois plus hétérogènes, mais aussi, plus souvent, plus jeunes.

Les membres du groupe participent à la vie sociale puisque 24 sur 37 possèdent un travail régulier ou intermittent ou sont aux études ; parmi les autres membres, 8 vendent de la drogue comme occupation, 1 travaille et vend de la drogue, et pour les 4 autres, on ne possède pas d'information. La proportion des membres réguliers qui sont au travail, ou aux études, est moins importante que celle des membres satellites : elle est de 11 sur 19 chez les membres réguliers et de 13 sur 18 chez les membres satellites. Dans le premier groupe, 5 sur 19 possèdent un travail régulier, alors que cette proportion s'accroît à 7 sur 18 chez les membres satellites ; en ce qui concerne la poursuite des études, les proportions vont dans le même sens : 3 sur 19 contre 4 sur 18 sont aux études. Il faut aussi noter que les individus marginaux, c'est-à-dire travaillant irrégulièrement ou en chômage ou travaillant tout en vendant de la drogue, sont plus nombreux (4 sur 19) chez les membres réguliers du groupe que chez les membres satellites (2 sur 18). De plus, les vendeurs de drogue de profession se retrouvent presque exclusivement chez les membres réguliers du groupe (7 sur 19, par rapport à 1 sur 18).

Les membres réguliers sont presque tous originaires de la

Sexe : H : homme ; F : femme.

Age : approximatif.

Occupation : TRAV : travaille régulièrement ; TR/AV : travaille de temps à autre / sans travail ; VE : vend de la drogue ; ECO : études ; ? : pas d'information.

Relations avec le père, la mère et la fratrie : B : bon ; M : mauvais ; I : indifférent ; D : décédé ; ? : pas d'information.

Niveau économique : 5 : moins de $5 000 ; 5-8 : de $5 000 à $8 000 ; 8 + : $8 000 et plus ; ? : pas d'information.

banlieue nord (15 sur 19), ce qui n'est pas le cas des membres satellites puisque seulement un tiers (6 sur 18) sont originaires de cette banlieue nord. En ce qui a trait à la résidence, il ressort que 25 sur 37 demeurent dans la banlieue nord, il y a un itinérant et 10 autres demeurent à l'extérieur de la banlieue, presque tous dans la métropole. Parmi les membres réguliers du groupe, 17 sur 19 demeurent dans la banlieue nord, alors que chez les membres satellites, seulement 8 sur 18 demeurent dans la banlieue nord. Quatorze des 17 membres du groupe logent chez leurs parents, un en appartement, deux, soit en appartement, soit chez leurs parents ; enfin, on ne possède aucune information pour 8 individus. Que l'on soit membre régulier ou membre satellite, on loge soit chez ses parents, soit en appartement ; ainsi, chez les premiers, 9 logent chez leurs parents, 7 en appartement, et 2, soit chez l'un, soit chez l'autre ; par ailleurs, dans le second groupe, 5 logent chez leurs parents, 6 en appartement, et pour 7 individus, on ne possède pas d'information.

D'après les membres du groupe, leurs relations avec leur famille sont généralement bonnes, mais on ne possède pas d'information pour 18 des 37 membres. Tous ceux pour qui nous possédons des informations ont de bonnes relations avec leur fratrie, seulement 3 sur 19 ont de mauvaises relations avec leur mère, mais cette proportion passe à 6 sur 19 en ce qui concerne le père.

Finalement, en ce qui a trait au niveau socio-économique, il convient de noter que les revenus des parents se situent au-dessus de $8 000 dans 10 cas sur 37, entre $5 000 et $8 000 pour 12 cas sur 37 et à environ $5 000 pour les 3 autres cas pour lesquels nous possédons l'information. Par ailleurs, il faut noter que les revenus des parents des membres réguliers sont plus souvent de plus de $8 000 (8 cas contre 7), tandis que chez les membres satellites, les revenus des parents sont généralement de moins de $8 000 (8 cas contre 2). Ces constatations nous permettent de conclure, si l'on se réfère aux données sur le milieu, que ces jeunes adultes appartiennent à des familles représentatives de l'ensemble des familles de la banlieue nord, tout au moins du point de vue du revenu.

Les membres du groupe sont donc des individus au début de la vingtaine, principalement des hommes. Cette prédominance des hommes fait ressembler le groupe aux bandes délinquantes qui, selon Short (1968) sont principalement constituées d'indi-

vidus de sexe masculin et où les femmes sont des membres satellites comme c'est souvent le cas dans ce groupe. Si cette caractéristique rapproche les membres du groupe des membres des bandes délinquantes traditionnelles, leur âge est un indice qui tend à les en éloigner. Les usagers de drogues sont nettement plus âgés que les membres des bandes délinquantes puisqu'elles recrutent leurs membres durant l'adolescence (Downes, 1966).

Par ailleurs, il faut noter que les membres du groupe dépendent de la société du point de vue du logement et du travail. Ils marquent une nette tendance à demeurer en groupes, en appartement ; mais, par ailleurs, une bonne proportion participe à la société en travaillant ou en étudiant. Chez les membres réguliers, on participe moins à la société, car la moitié des membres vendent de la drogue, tandis que parmi les autres, un bon nombre sont marginaux, c'est-à-dire travaillent de façon irrégulière, sont en chômage ou travaillent et vendent de la drogue. Donc, les liens conventionnels avec la société existent : un bon nombre travaillent, demeurent chez leurs parents et ont de bonnes relations avec leur famille, mais on note, par ailleurs, une tendance à pratiquer un mode de vie nouveau, à demeurer en groupe, en appartement et à vendre de la drogue comme occupation.

L'étude de certaines caractéristiques des membres du groupe permet de conclure que ses membres ne sont pas dissociés de la société pour la majorité, mais que certains tendent à favoriser un mode de vie nouveau. Toutefois, la comparaison avec les bandes délinquantes apparaît essentielle et instructive si l'on veut comprendre ce groupe, mais surtout si l'on veut voir comment il se distingue de groupes déviants connus. Car les bandes délinquantes traditionnelles participent aussi à la société tout en pratiquant un mode de vie et des activités réprouvés par la société (Spergel, 1964 ; Short et Strodtbeck, 1965).

En outre, il nous faut noter que les membres du groupe ne nous sont pas apparus comme ayant des troubles psychologiques ou psychiatriques. De plus, sur le plan scolaire, les données sont très fragmentaires, mais il n'est pas ressorti que les membres du groupe avaient subi un échec scolaire ; ils avaient généralement terminé leurs études secondaires et arrêté par la suite. Par ces deux caractéristiques, les adeptes de drogues sous étude semblent se différencier des membres des bandes délin-

quantes de milieu aisé ; ceux-ci ont souvent subi un échec scolaire ou sont perturbés, suivant Shanley (1967).

Finalement, les données présentées ne nous permettent pas d'identifier les tares ou les causes habituellement citées comme à la base de l'inadaptation. Le facteur du désavantage socio-économique est absent, les tensions socio-culturelles sont aussi absentes car ces jeunes pourraient, s'ils le voulaient, s'intégrer à la société et il n'y a pas de transmission culturelle puisqu'il s'agit d'une forme inédite d'inadaptation. Les données fragmentaires ne nous permettent pas plus d'incriminer les parents comme source de cette inadaptation. Il nous faut, en fait, conclure qu'il s'agit de jeunes normaux dans un milieu adéquat, ce qui nous oblige à chercher ailleurs les causes de leur inadaptation.

2. LA DROGUE DANS LE GROUPE

La drogue est l'élément vital du groupe. Toute sa vie gravite autour de la drogue, comme l'étude de la structure et des activités du groupe le montrera. Dans cette section, nous étudierons la consommation et la distribution de la drogue, de façon à mieux comprendre ces phénomènes, ainsi que la dynamique des relations entre la drogue et les aspects structurels et normatifs du groupe.

a) La consommation de la drogue

Le groupe étudié est composé d'usagers de drogues multiples. Tous consomment du haschisch et de la marijuana, beaucoup utilisent des psychédéliques (LSD et autres), certains essaient les amphétamines et deux sujets ont déjà utilisé des opiacés (héroïne, opium). Le tableau 2 rapporte, pour l'alcool et le cannabis, le rythme de consommation et le nombre d'administration pour les autres drogues, ceci chez les membres satellites et les membres réguliers du groupe. L'étude de ce tableau révèle, en premier lieu, que les membres réguliers ont une consommation beaucoup plus fréquente de toutes les drogues que les membres satellites, ceci indépendamment du fait que chez ces derniers, les informations manquantes sont nombreuses.

L'alcool est consommé par les membres du groupe, ceci habituellement une fois par semaine, mais jamais quotidiennement. Chez les membres réguliers, 13 sur 16 consomment de l'alcool toutes les semaines et 3, mensuellement.

TABLEAU 2

Consommation de drogues

	alcool	haschisch	marijuana	psychédéliques	amphétamines	opiacés
membres réguliers						
R.F.	M	Q	Q	50	1	
R.G.	H	Q	Q	40		
R.S.	H	Q	Q	50		
R.D.	H	Q	Q	20		
R.Y.	M	Q	Q	2-3		
R.H.	M	H	H	2-3		
R.V.	H	Q	Q	?		
R.E.	H	Q	Q			
R.W.	H	H	H	2-3		
R.B.		Q	Q			
R.M.	H	H	H	?		
R.T.	H	Q	Q		?	
R.A.	H	Q	Q	25		oui
R.N.	H	Q	Q		?	
R.O.	H	Q	Q		?	
R.L.	H	Q	Q		?	
R.X.	H	Q	Q	20	?	
R.J.						
R.P.						
membres satellites						
S.B.	?	Q	Q	50	oui	oui
S.T.	?	Q	Q	50	oui	oui
S.G.	?	Q	Q	?	?	?
S.C.	H	Q	Q	?	?	?
S.D.	?	H	H			
S.M.		H	H			
S.L.						
S.J.						
S.E.	M	Q	Q	10	?	?
S.Z.	H	Q	Q	10	?	?
S.N.	?	Q	Q	10		
S.P.	H	H	H	?		
S.F.	H	?	?			
S.H.	H	M	M			
S.K.	H	?	?			
S.R.						
S.S.	?	H	H		?	
S.V.	?	Q	Q			

N.B. : Pour l'alcool et le cannabis, il s'agit de rythme de consommation. Pour les hallucinogènes, les psychédéliques, les amphétamines et les opiacés, il s'agit du nombre de fois.

Q : 1 fois par jour ; H : 1 fois par semaine ; M : 1 fois par mois ; 10 : nombre approximatif de consommations ; ? : doute sérieux.

Le cannabis est employé quotidiennement par 14 membres réguliers sur 19 et par 8 des 13 membres satellites pour lesquels

nous possédons des informations. Ainsi, 3 membres réguliers consomment du cannabis seulement hebdomadairement, et il en est de même pour 4 des 13 membres satellites, tandis qu'un de ceux-ci en prend tous les mois seulement. La consommation de cannabis fait donc partie du rythme de vie des membres réguliers, de leur façon de vivre, ce qui est un peu moins le cas des membres satellites.

L'usage des psychédéliques, surtout le LSD, est, pour sa part, un événement dépassant le cadre de la quotidienneté ; le voyage s'inscrit toujours comme une expérience. Quatorze membres du groupe ont expérimenté les psychédéliques et cinq autres les ont probablement essayés, ce qui fait 19 membres du groupe sur 37. Deux membres satellites et deux membres réguliers auraient fait approximativement 50 voyages, un membre régulier environ 40 voyages, trois autres entre 20 et 25 expériences, trois auraient à leur compte deux ou trois tentatives et trois membres satellites ont tenté l'expérience approximativement 10 fois. Il convient ici de noter que les usagers des psychédéliques sont les membres du groupe les plus engagés (comparer les tableaux 1 et 2) parce que ce sont ceux qui vendent de la drogue, donc qui ne travaillent pas et qui demeurent plus volontiers en appartement.

Il en est de même pour la consommation des amphétamines et des opiacés qui sont toutefois moins répandus. Ainsi, R.F., S.B. et S.T. ont expérimenté des amphétamines, mais probablement aussi 5 membres réguliers et 6 membres satellites ; il s'agit presque exclusivement de pillules. Donc, 14 membres auraient consommé des amphétamines sur 37, mais on est absolument certain pour seulement 3 membres du groupe. Quant aux opiacés, seulement R.A., S.B. et S.T. les auraient expérimentés, mais par voie intraveineuse.

En termes de fréquence, la consommation du canabis est donc régulière et généralisée, tandis que la consommation des psychédéliques est moins généralisée et plus occasionnelle et que la consommation des opiacés est un phénomène résiduel qui se retrouve chez 3 amis et qui n'a aucune régularité.

De plus, les observations nous ont permis de constater, en ce qui concerne le cannabis, qu'on l'administre en moyenne une ou deux fois par jour et que chaque individu en utilise en moyenne de ¾ à une once chaque semaine. Pour ce qui est des psychédéliques, ceux qui les utilisent distancent chaque voyage d'au

moins une semaine et souvent de plus et n'emploient que la quantité nécessaire, une tablette par voyage.

Quant à la méthode d'administration, ils fument la marijuana, soit en cigarette soit dans une pipe, tandis que le haschisch est fumé, prisé, ou mangé en gâteau. Les psychédéliques sont gobés. En terminant, il convient de souligner que la régularité de la consommation ne semble affectée que par la disponibilité de la drogue et que le fait de manquer de haschisch ou de marijuana n'amène pas nécessairement une consommation de psychédéliques, d'amphétamines ou d'opiacés.

Le groupe est constitué d'adeptes du cannabis ; les autres types de drogue ne font pas partie de la vie quotidienne des membres réguliers du groupe. Cette caractéristique est importante pour comprendre la nature du groupe et des interactions entre les membres. En effet, l'état dans lequel cette drogue met les usagers, modifie les besoins et la nature même des interactions. La consommation du cannabis est tellement régulière qu'elle équivaut, pour les membres réguliers, presque au cycle de la nutrition quotidienne. Ce sont donc des habitués du cannabis, pour employer un terme déjà défini dans les sondages effectués chez la jeunesse. De plus, il convient de se demander dans quelle mesure la consommation du cannabis, dans un milieu aisé, ne remplace pas l'alcool dans le syndrome sexe-automobile-alcool du comportement marginal en milieu aisé de la décennie précédente (Cavan, 1964).

La consommation de la drogue a lieu principalement à l'appartement du groupe, mais aussi dans les parcs, le soir. L'appartement est vaste (4½ pièces) et il est meublé simplement, mais de façon très fonctionnelle. C'est toujours relativement propre. On loue un appartement semi-meublé et on ajoute un mobilier qui est surtout composé de chaises, de fauteuils et de quelques poufs ; on ajoute également des rideaux colorés, des peintures et *posters* sur les murs. Il y a toujours un disque sur le tourne-disque, du tabac et du papier à cigarettes à profusion. Enfin, il est toujours possible d'ouvrir le réfrigérateur et de manger. Durant le jour, il y a peu d'activités ; c'est surtout le soir que les membres réguliers du groupe se rencontrent ou viennent faire un tour pour « tirer une toke ».

Dans cet environnement protégé, la consommation se fait au hasard des goûts :

R.D. et R.S. reviennent. Nous écoutons de la musique. R.D. offre de tirer une « toke ». R.W. et R.E. fument un peu.

R.S., R.H. et R.E. sont assis à la table de cuisine et discutent. R.E. allume une cigarette de marijuana et la passe.

R.F. allume la pipe à eaux avec de la marijuana. Il passe la pipe à R.S. R.F. dit que ça se prend bien. Nous écoutons de la musique.

Nous mangeons un peu et nous sortons nous promener dans le parc. R.S. prépare une pipe de haschisch. Nous nous asseyons dans l'herbe. R.S. passe la pipe.

En ce qui concerne les psychédéliques, l'endroit et le moment de la consommation sont choisis à l'avance et il s'agit souvent de sélectionner un endroit ou une atmosphère particulière. Le groupe est plus fermé lors de la consommation de psychédéliques que durant la consommation d'hallucinogènes, les membres satellites ne sont pas là. Il existe alors une prédilection pour les endroits de verdure (Mont-Royal, Laurentides) dans le choix d'un endroit pour voyager sur l'acide. Ainsi, R.F. est allé sur le Mont-Royal pour expérimenter de la mescaline et l'on parle souvent que l'on aimerait, ou qu'on est allé (une fois peut-être) dans les Laurentides faire un voyage (par exemple, R.A., S.C. et R.T.).

De plus, il arrive que l'on consomme de la drogue ou qu'en cours de voyage on se rende dans un endroit insolite, par exemple :

R.D. dit que c'était le fun, hier soir, à la place Ville-Marie. R.D. me dit qu'il est allé faire un tour à la place Ville-Marie dans la nuit avec R.S. — R.D. dit qu'ils ont fumé là-bas et que c'était pas mal palpitant. R.D. dit qu'il n'y avait personne. R.S. continue et dit que c'était beau d'entendre le vent dans les porte-drapeaux. R.S. dit qu'après ils sont allés sur le Mont-Royal regarder la ville. R.D. dit qu'ils sont rentrés se coucher avec le lever du soleil.

En somme, la consommation de la drogue se fait en lieu sûr, chez soi, dans l'appartement du groupe. L'environnement est connu et amical ; les autres personnes présentes sont des connaissances, des amis. Si l'on consomme en dehors de chez soi, c'est pour rechercher un environnement qui puisse rendre le voyage agréable, donner une atmosphère particulière.

Au niveau des dispositions, des attentes précédant la consommation de la drogue, il faut noter que le fait de venir à l'appartement est une action en vue de consommer, que la flâ-

nerie est une situation d'attente et que l'environnement musical et amical est prédisposant. On s'attend à une expérience positive, on recherche un état meilleur.

Pour le cannabis, chez les consommateurs quotidiens en particulier, il n'y a pas de disposition particulière ; on est là, on a le goût, on fume ou prise, et l'attente fondamentale est d'être parti, d'être dans la « vape », « stone », de « dropper », de « tripper ». Veut-on être parti pour être parti ou veut-on être parti pour percevoir différemment le monde et faire de nouvelles expériences ? Toutefois, pour ce qui est du cannabis, la consommation est naturelle, elle fait partie du rythme de vie, mais on s'abstient si on ne se sent pas bien ou si on n'a pas le goût. Par exemple, R.S. refuse une « toke » parce qu'il a mal à la tête et R.F. refuse de fumer parce qu'il n'a pas le goût. Un certain état de calme est nécessaire ou valorisé pour consommer, état qui est favorisé par la flânerie et la musique.

La consommation du cannabis n'implique pas de choix pour l'individu : « Nous écoutons de la musique. R.F. se roule un « joint ». R.F. dit qu'il fume ça comme une cigarette », ça fait partie de la vie quotidienne, c'est de la quotidienneté. C'est sûrement pour cette raison qu'il n'a pas été possible de découvrir des dispositions chez les membres réguliers. Elles se rattachent à l'environnement et au genre de vie, ce qui n'est probablement pas le cas pour les membres satellites. Comme attente de la consommation, cette volonté de partir apparaît comme primordiale.

Contrairement aux hallucinogènes, les psychédéliques impliquent la recherche d'une expérience particulière, une préparation plus soignée, un état plus serein, une consommation en plus petit groupe. La consommation des psychédéliques est un événement qui sort de la quotidienneté. C'est une expérience dont on parle, dont on analyse les effets. La volonté de partir, soulignée précédemment, est ici plus accentuée.

Il faudrait, ici, analyser les interrelations entre la volonté de partir, l'environnement sécurisant de consommation (l'appartement) et l'opposition entre la banalité, pour les membres réguliers du groupe, de la consommation du cannabis et l'originalité de l'utilisation des psychédéliques.

Cette volonté de partir, cette régularité de la consommation du cannabis, cette recherche d'un environnement accueillant sont-il des indices d'un phénomène d'engagement envers quel-

que chose de neuf ? Veut-on fuir ou veut-on créer ? L'absence relative d'activités créatrices ou constructives, en dehors de la consommation de drogues et de la flânerie, serait, à notre avis, un signe de retrait. Jusqu'ici, les éléments caractéristiques du groupe semblent nous permettre de favoriser l'hypothèse de retrait, ceci malgré un certain idéalisme pour la recherche d'un nouveau mode de vie.

En résumé, l'usage de la drogue est, chez les membres du clan, la manière principale d'exprimer son inadaptation. Ce qui retient l'attention, c'est la banalité de l'usage du cannabis par rapport à l'originalité de la consommation des psychédéliques et le caractère naturel de l'emploi de la drogue. Ainsi, chez les jeunes comme chez les adultes, on observe qu'une drogue psychotrope mineure est courante, le cannabis en regard de la bière, tandis que des drogues plus fortes sont utilisées plus rarement, les psychédéliques en regard des boissons alcooliques. Ce qui nous apparaît intéressant, c'est le lien entre le cannabis et le cycle de la vie quotidienne, tandis que les psychédéliques concordent avec une expérience à faire, une recherche à pousser à fond, un moment exceptionnel dans la vie des membres du groupe. L'usage de la drogue, contrairement aux activités délinquantes traditionnelles, vol et agression, apparaît beaucoup moins une action isolée dans l'ensemble des activités de l'inadapté. Ceci, surtout en raison de l'administration de la drogue qui se fait plus fréquemment que le vol dans d'autres groupes d'inadaptés et en raison de la durée de l'effet de la drogue, élément absent des autres activités délinquantes. Ainsi, l'inadapté n'organise plus son rythme de vie en fonction d'une activité délinquante à faire, mais possède un rythme de vie intégré totalement à son activité inadaptée. Il ne vit plus pour l'inadaptation, mais dans l'inadaptation.

Pour ces raisons, l'usage de la drogue est naturel dans le groupe étudié. Il l'est parce que l'environnement de consommation n'est jamais hostile, mais toujours familier. De plus, la consommation n'est pas planifiée pour la drogue la plus courante, le cannabis ; elle se fait au hasard des goûts. Ainsi, l'usage de la drogue n'est pas l'occasion d'une décision, d'une opposition aux normes de la société. Chez les adeptes étudiés, il est normal et n'est jamais l'objet d'une interrogation sur sa légitimité parce qu'il imprègne l'ensemble de la vie de l'adepte en raison de la durée des effets et en raison du fait que l'adepte n'est jamais

placé dans une situation de conflit direct avec la société puisque sa consommation se fait en milieu protégé. Par leur situation sociale et par leur drogue, les adeptes sont en dehors de la société dans un monde différent où la consommation de la drogue est presque équivalente dans sa nature au cycle de nutrition.

b) La distribution de la drogue

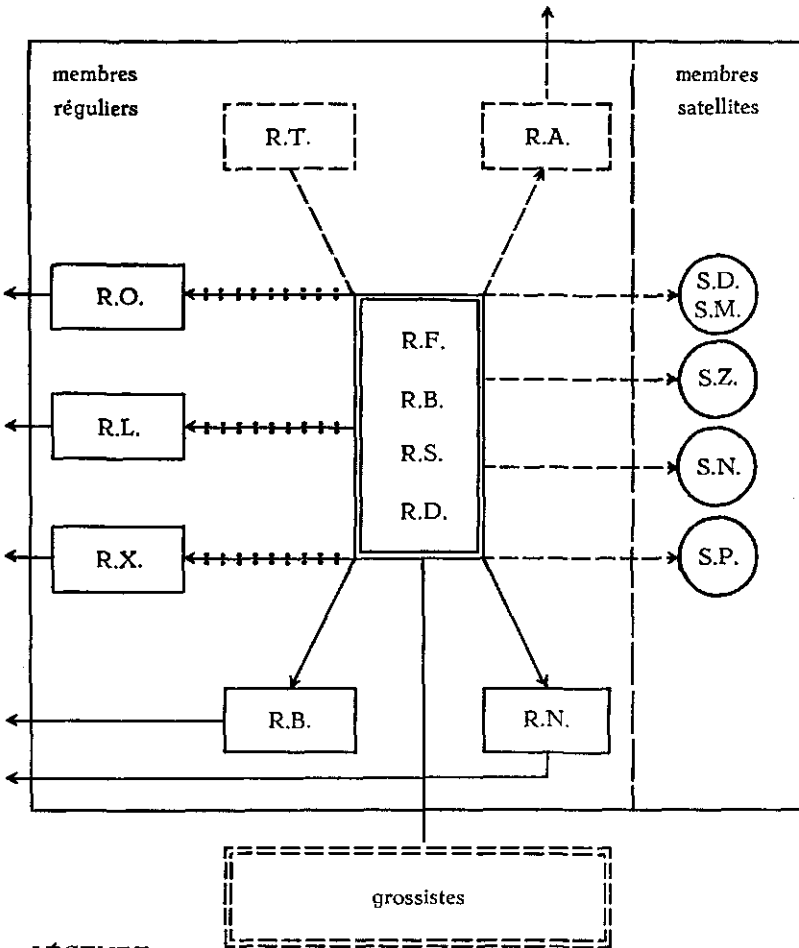
La figure 2 montre que la structure de la distribution est relativement simple. Il y a quatre détaillants : R.F., R.S., R.G. et R.D. ; mais, parmi ceux-ci, R.F. et R.G. sont plus importants, tandis que R.S. et R.D. remplaceront bientôt R.F. qui doit faire un voyage. Cinq revendeurs sont à l'emploi des détaillants : R.O., R.L. et R.X. vendent occasionnellement à l'intérieur du groupe ; R.B. et R.N. vendent exclusivement à l'extérieur du groupe. Par ailleurs, il faut noter que R.A. et R.T. sont souvent des intermédiaires pour des transactions internes et externes au groupe.

Dans cette structure de vente, il faut noter quatre acheteurs et membres satellites qui s'approvisionnent chez les quatre détaillants dans le but de consommer cette drogue avec des amis non-membres du groupe. Ils ne revendent pas pour les détaillants.

Les détaillants, plus particulièrement R.F., se distinguent des revendeurs par les éléments suivants : les détaillants doivent assurer l'approvisionnement en drogue du groupe ; ils s'assurent de la qualité de la drogue ; ils déterminent les prix et les quantités ; ils contrôlent l'argent de la vente :

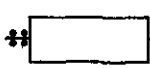
> Le téléphone sonne. R.F. répond, parle un peu et raccroche. R.F. demande à R.G. si ça lui tente d'aller dehors. R.F. explique à R.G. qu'il y a un gars dans le stationnement qui attendra une once de marijuana. R.F. demande à R.G., s'il veut aller faire la transaction. R.G. dit qu'il ira. R.F. montre la marijuana et dit que c'est du « ben bon stock ». R.G. se prépare à sortir porter l'once de marijuana ...
>
> R.G. revient dans l'appartement ; il donne l'argent de la vente à R.F., qui lui en remet une partie.
>
> Le téléphone sonne. R.F. répond et revient s'asseoir. Il dit qu'il vient d'acheter 25 capsules de « strawberry fields ». R.F. dit que c'est un acide extraordinaire. S.J.P. demande à R.F. combien il les vendra. R.F. répond qu'il les a payées $1.10 alors il les vendra $2.

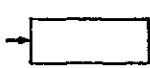
Si les principaux vendeurs contrôlent la distribution de la drogue à partir du groupe, les revendeurs ne sont donc qu'à la solde

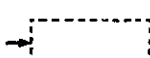


LÉGENDE

détaillants


revendeurs occasionnels dans le groupe mais surtout à l'extérieur


revendeurs à l'intérieur et à l'extérieur du groupe


intermédiaires dans les transactions : vendent parfois

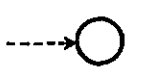

acheteurs pour d'autres groupes

FIG. 2 : La distribution de la drogue.

des premiers. En terminant cette description de la distribution de la drogue à l'intérieur ou à partir du groupe, il convient de souligner ce que représente ce rôle pour les vendeurs : « R.F. dit à R.S. que, demain, il va travailler, « pusher » un peu, parce que, sans ça, il n'y aura pas assez d'argent pour le loyer. »

Si la vente de la drogue est un moyen d'assurer sa subsistance, elle est, en plus, une façon de préparer quelque chose ; ainsi, R.D. veut vendre pour faire de l'argent et R.F. a gagné suffisamment d'argent pour se permettre un voyage en Europe. Mais, être vendeur est aussi perçu comme un travail semblable à celui de n'importe quel marchand, selon R.F.

En conclusion, la distribution de la drogue se fait sur trois plans : les détaillants distribuent eux-mêmes la marchandise dans le groupe et quelquefois à l'extérieur ; les revendeurs remplacent les détaillants dans certaines transactions internes, mais principalement externes ; et, finalement, des membres satellites achètent aux détaillants, dans le but de consommer cette drogue avec des non-membres du groupe.

La drogue qui circule dans le groupe provient avant tout des grossistes habituels du centre-ville, mais, occasionnellement, d'autres sources : connaissances et motards. Toutefois, un des principaux membres du groupe, R.S. cultivait une cinquantaine de plants de cannabis durant l'été, ceci en forêt, mais la récolte a été infructueuse. Le commerce de la drogue est une entreprise très profitable, un commerce constant qui fait bien vivre ses vendeurs et un commerce où l'offre s'ajuste facilement à la demande.

Les transactions se font selon certaines procédures. Ainsi, le téléphone est un élément central dans les transactions : on achète et on vend par téléphone. On achète par téléphone : « Le téléphone sonne. R.F. répond. J'écoute un peu; il est question de « strawberry field ». R.F. revient s'asseoir ; il me dit qu'il vient d'acheter 25 capsules de « strawberry field ». R.F. dit que c'est un acide extraordinaire. » Le téléphone est un moyen de communication rapide pour organiser la transaction. On attend un téléphone pour aller chercher la marchandise : « R.N. entre et demande si la marchandise est entrée. R.D. dit qu'ils attendent un téléphone. »

En ce qui concerne la circulation de la drogue à partir du groupe, le téléphone joue encore un rôle important ; des non-

membres du groupe appellent pour acheter ; il en est de même pour les membres du groupe ; on se sert du téléphone pour s'annoncer. Même si les transactions sont préparées au téléphone, elles peuvent avoir lieu soit en dehors de l'appartement, soit à l'appartement. Les non-membres du groupe prennent livraison, soit au coin de la rue, soit au parc, soit dans un stationnement à proximité de l'appartement :

> Le téléphone sonne. R.D. répond : c'est une vente d'acide. R.D. demande combien de tablettes ça sera à $2. R.D. donne rendez-vous au coin de la rue et raccroche.
>
> Le téléphone sonne. C'est une vente d'acide : 4 tablettes. R.D. dit que c'est R.N. — R.D. prend l'acide et sort.
>
> R.F. demande à R.G. s'il veut aller faire la transaction. R.G. dit qu'il ira. R.F. dit que le gars sera en automobile, qu'il attendra dans le stationnement.
>
> R.X. dit à R.S. qu'il voudrait de la marchandise. Nous remontons à l'appartement. R.X. achète $15 de marijuana.

Dans certains cas, on rencontre l'acheteur en dehors de l'appartement et selon son apparence on décide de l'y amener pour finaliser la transaction :

> R.D. me dit qu'il attend M-1, un gars de V... Saint... pour faire une transaction. R.D. dit qu'il n'a jamais vu M-1 et que M-1 ne l'a jamais vu. R.D. dit qu'il a donné rendez-vous dans le parc. R.D. dit que si M-1 a l'air correct, il va l'amener dans l'appartement et que si M-1 a l'air un peu douteux, il va venir chercher la marchandise pour faire la vente dans le parc.

Si on ne suit pas la consigne du téléphone, on est réprimandé : « On frappe à la porte. R.D. va ouvrir. R.A. est là avec de l'argent dans la main. R.D. dit à R.A. qu'il lui avait dit de téléphoner avant. R.A. dit qu'il n'y a pas pensé. R.D. dit qu'il n'y a pas de marchandise. R.A. repart. » Le téléphone apparaît dans les observations à la fois comme un moyen de communication et comme un moyen de protection contre les intrus. Car on n'aime pas vendre aux étrangers, c'est pourquoi ils ne peuvent venir à l'appartement :

> R.A. dit qu'il y a un gars au coin de la rue qui voudrait un « dime » de haschisch. S.F. dit qu'elle n'aime pas vendre aux gens qu'elle ne connaît pas. R.A. dit que le gars est correct. S.F. prend un « dime » et part avec R.A. En revenant, R.A. raconte à S.F. qu'il a rencontré le gars dans la rue, le gars lui a demandé du haschisch. R.A. dit que le gars avait l'air *cool*. S.F. répète qu'elle n'aime pas ven-

dre aux étrangers. S.F. dit qu'il y a trop de policiers et que c'est dangereux.

Malgré cette norme à l'égard des étrangers, on veut faire de la promotion, mais dans les limites de la clandestinité :

R.F. dit que R.L. et R.X. se promènent avec des onces dans les parcs pour vendre.

R.F. dit à R.S. que tout le monde sait qu'il a de la marijuana. R.S. rit et dit que c'est vrai. R.F. dit que le bouche à bouche c'est la meilleure publicité et en plus ça reste *souterrain*.

Même si l'on veut promouvoir son commerce, une norme importante dit qu'il ne faut pas prendre de risques. Ainsi, pour R.F., un bon vendeur est celui qui ne prend pas de risques. On ne doit pas aller vendre dans des endroits connus de la police ; on ne doit pas faire confiance à tous et chacun dans les transactions ; on doit toujours se faire payer la marchandise au moment de l'achat ; on ne doit jamais donner l'argent avant de recevoir la marchandise du fournisseur ; on ne doit pas éveiller l'attention du concierge ; on ne doit pas déranger les voisins avec le bruit.

Une autre norme régit les transactions : il faut être responsable, honnête, juste. On doit privilégier un grossiste habituel à un grossiste occasionnel ; ainsi, au lieu d'acheter immédiatement la marchandise que R.D. peut obtenir par l'intermédiaire de R.N., on décide d'attendre F.B., un grossiste habituel qui doit donner de ses nouvelles. Cette norme s'exprime par le fait que l'on ne roule jamais un acheteur membre du groupe, on lui fera même goûter la drogue ; avant de vendre quelques onces de haschisch à S.J.P., R.F. lui en fait fumer. Un comportement juste, pour sa part, pourra prendre la forme suivante :

R.F. dit que R.M. veut de la marchandise. R.S. dit que R.N. en veut une once. R.F. dit que pour R.N. et R.M., ça marche, qu'il leur vendra une once à chacun. R.F. dit qu'il va donner un beau quart d'once à R.M. parce que R.M. les a aidés quand ils se sont fait rouler. R.S. dit que c'est bien correct.

Malgré les dangers du commerce de la drogue on est quand même prêt à faire confiance à l'autre dans les transactions. À un membre du groupe : « R.B. vient chercher deux onces de haschisch. Il s'arrange avec R.D. pour les payer le lendemain. » et même à un grossiste : « R.F. et R.S. vont porter l'argent à S.K. — S.K. viendra livrer la marchandise à domicile. »

Les transactions à partir du groupe se font dans une structure simple, connue de tous, à partir des normes élémentaires et donnent lieu à une économie de profit qui permet la subsistance des vendeurs.

La pierre angulaire de la transaction pour l'approvisionnement du groupe est le contact ; il faut connaître des gens et être connu d'eux. Ce contact, c'est une connaissance ou encore mieux, un ami, qui peut, soit fournir de la drogue, soit indiquer une source d'approvisionnement, soit servir d'intermédiaire dans une transaction. Mais, même avec ce contact relativement amical, on doit toujours ne faire confiance qu'à soi-même, on ne doit pas prendre de risques car la possibilité de vol est toujours présente. Il faudra plusieurs transactions et même plusieurs heures de discussion avec une personne servant de contact avant de lui faire vraiment confiance.

On ne doit pas avoir l'air conventionnel pour acheter ou pour vendre, et tout étranger est suspect dans une transaction. Ainsi, les personnes interviewées préfèrent perdre une vente plutôt que de vendre à un étranger qui peut, peut-être, appartenir à la police. Donc, toute transaction a lieu avec des connaissances ou par l'intermédiaire d'un ami commun.

Lorsqu'on prépare une transaction, il est de mise que celle-ci ne soit connue que des personnes impliquées. Il est alors possible que quelques personnes fournissent de l'argent pour la transaction, mais il est aussi possible qu'un confrère avance, pour un temps limité, l'argent nécessaire à l'achat. On s'entraide, mais entre amis on pratique le proverbe qui dit : « Les bons comptes font les bons amis. »

En somme, il ressort de l'observation que les transactions à l'extérieur du groupe sont fortement marquées par le caractère clandestin de l'activité en cause ; c'est pourquoi le contact a tellement d'importance et les normes de transaction se résument en trois éléments : exclure les étrangers, ne faire confiance qu'à soi-même et assurer une transaction honnête.

En terminant cette section sur la distribution de la drogue, il nous faut noter qu'autant la consommation de la drogue était naturelle, individuelle et influencée avant tout par le désir, autant la distribution est organisée, dictée par les lois du commerce illicite et artificielle. En effet, l'organisation de la distribution a ses chefs et lieutenants, elle est simple et claire, chacun a un rôle précis et il en tire les profits qui lui reviennent. On

s'approvisionne chez des individus précis et la drogue circule dans le groupe et vers l'extérieur d'une façon spécifique. Par ailleurs, la nature illicite du commerce de la drogue impose une méthode de transaction et des règles précises. Cette méthode de transaction se résume ainsi : effectuer la transaction à l'aide d'un intermédiaire avec lequel on communique le plus souvent par téléphone, dans un lieu public ou protégé et sans témoin. Lors de la transaction, les règles sont les suivantes : minimiser les risques, ne faire confiance qu'à soi-même et être honnête avec le client. La distribution de la drogue devient, au niveau de l'approvisionnement, une nécessité plutôt qu'un plaisir comme la consommation. Et tant au niveau de l'approvisionnement qu'à celui de la vente à l'extérieur du groupe, elle devient une affaire de groupe plutôt individuelle parce que l'ensemble de la structure de la distribution est mis en cause et que l'existence même du groupe peut être mise en danger.

Pour ces raisons, la distribution de la drogue est une activité artificielle, plus que le produit de l'habileté humaine, parce qu'elle dépend des relations et qu'elle ne fait pas partie du rythme de vie du groupe, mais est un moment stressant pour le groupe. La distribution est une nécessité parce qu'elle permet la consommation et qu'elle assure à des individus des moyens de subsistance, mais ce n'est pas une activité recherchée, ni valorisée du point de vue de l'idéologie de la nouvelle culture ; la preuve en est que plusieurs vendeurs insistent pour affirmer que la vente de la drogue n'est qu'un moyen de faire autre chose. La distribution de la drogue n'est pas naturelle dans la vie des adeptes étudiés parce qu'il s'agit essentiellement d'une activité illicite, avec tous les inconvénients que cela peut impliquer. Une activité illicite dont on se passerait si la drogue était disponible légalement et si l'on pouvait subvenir autrement à ses besoins.

En conclusion de cette section sur la drogue dans la configuration ou l'inadaptation des jeunes étudiés, il nous faut dire que nous n'avons pas observé d'autres comportements qui pourraient conduire ces jeunes devant les tribunaux. Ils sont inadaptés parce qu'ils consomment et/ou vendent de la drogue. Il y a bien quelques larcins occasionnels, mais rien de systématique et courant, et la violence est absente.

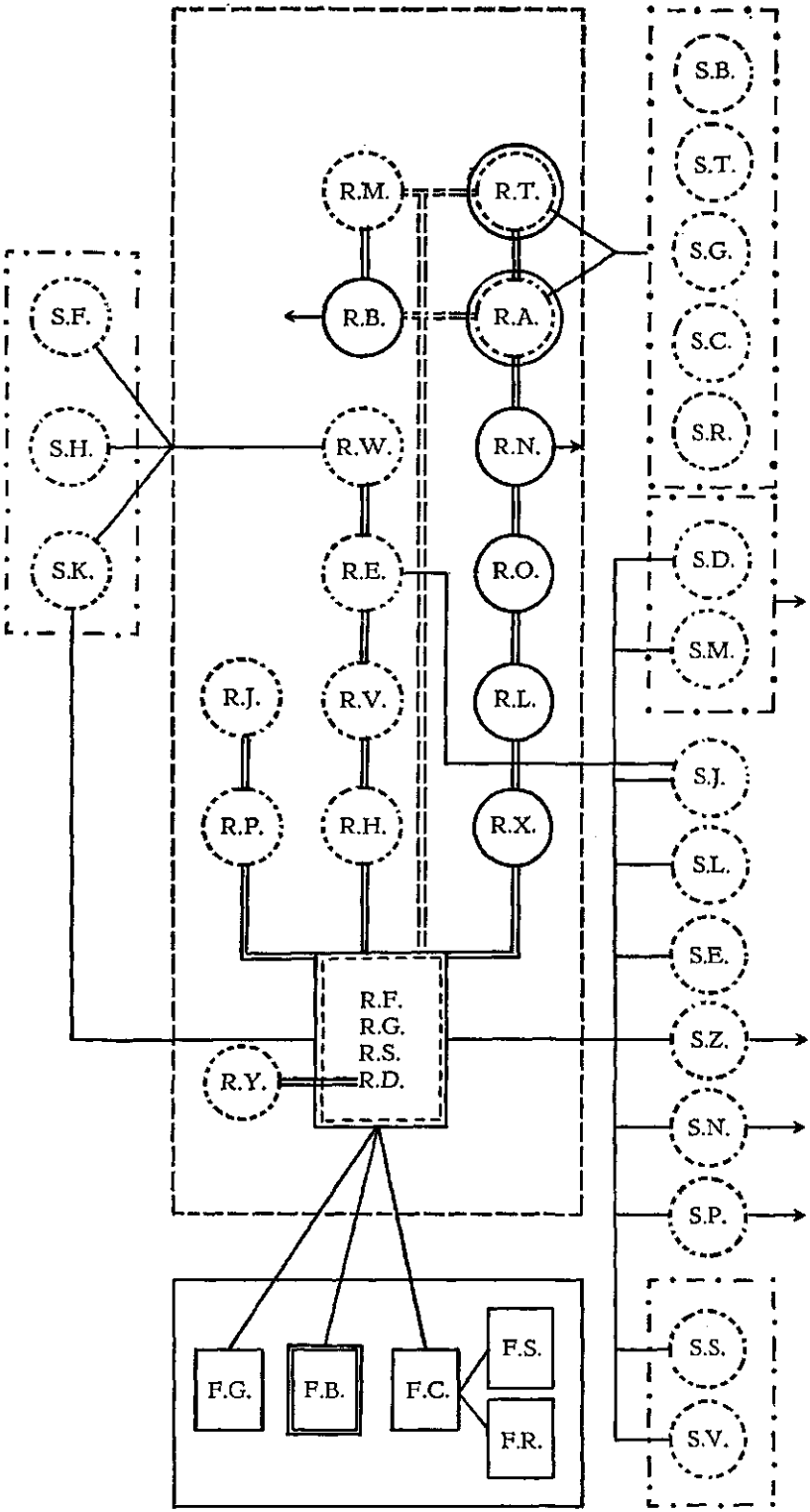


Fig. 3 : La structure du groupe.

B. SUPERSTRUCTURE DU GROUPE : STRUCTURE ET CULTURE

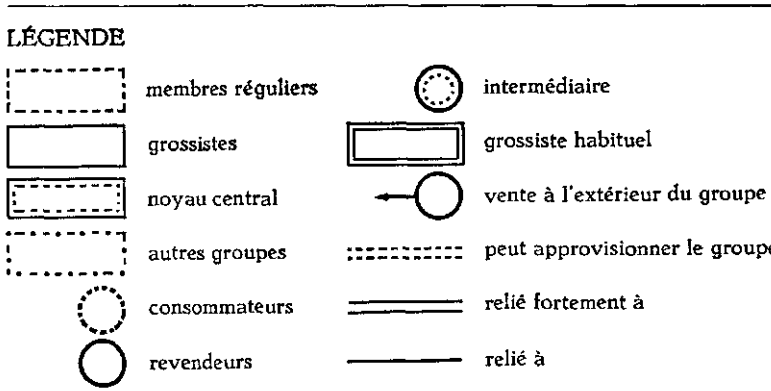
Après avoir dégagé les caractéristiques des membres du groupe et la nature de leur inadaptation, nous essayerons, dans cette section, de montrer comment la consommation et la distribution de la drogue conditionnent les aspects structurels et normatifs du groupe. Comment l'organisation du groupe et ses activités sont directement calquées sur l'usage et le commerce de la drogue. Et comment l'orientation aux valeurs, les normes et les attitudes en regard des institutions sociales sont modelées par la drogue.

1. ASPECTS STRUCTURELS

a) Organisation sociale

La figure 3 présente le sociogramme du groupe étudié. Le groupe apparaît comme structuré sur la base de la consommation et de la vente des drogues. En effet, le groupe possède un noyau central de quatre membres qui sont ceux qui achètent la drogue chez les grossistes et la distribuent parmi les autres membres du groupe. De plus, ce sont eux qui louent l'appartement qui est le centre de la vie communautaire du groupe. Si les quatre membres du noyau central sont le principal lien avec l'extérieur pour l'achat de la drogue, ils sont aussi le lien prédominant avec les membres satellites.

Du point de vue du commerce de la drogue, le groupe compte quatre détaillants ; ceux-ci utilisent deux intermédiaires et cinq revendeurs. Ces vendeurs font tous partie des membres réguliers du groupe qui compte en plus les consommateurs.



Donc, parmi les membres réguliers du groupe, 11 sur 19 sont impliqués dans la vente, mais être vendeur ne signifie pas pratiquer cette activité d'une façon continue ; c'est une activité sporadique qui ne prend qu'une part infime du temps du membre du groupe ou qui se concentre sur un ou quelques jours en ce qui concerne l'approvisionnement. En dehors de ces distinctions entre vendeurs et consommateurs et détaillants, revendeurs et vendeurs pour des étrangers au groupe, il y a une autre structure.

Le groupe comprend 18 membres satellites dont les liens sont de deux ordres. Des liens d'achat et des liens qui tiennent à la participation irrégulière à des séances de consommation avec les membres réguliers du groupe. Neuf sur 18 des membres satellites ne sont pas rattachés directement aux quatre membres du noyau central, mais sont introduits par l'intermédiaire des membres réguliers du groupe. Les autres membres satellites sont directement en relation avec les quatre membres du noyau central et parmi eux, 5 sur 9 ont des liens avec d'autres groupes, trois revendent la drogue obtenue des quatre membres du noyau central et deux sont membres d'autres groupes.

Ces membres satellites constituent la deuxième dimension de la structure du groupe, la première étant la consommation et la vente de la drogue, parce qu'ils participent plus irrégulièrement à la vie du groupe. En effet, lors des observations, ils ont été rencontrés plus rarement, environ une fois alors que les membres réguliers ont été rencontrés en moyenne six fois chacun. De plus, ils sont plus hétérogènes, comme nous l'avons vu en les décrivant à la section précédente, que ce soit en termes de lieu de résidence, et d'âge, ils sont plus engagés envers la société au niveau du travail.

En somme, le groupe comprend deux structures. Une structure qui dépend de la participation à la vie quotidienne du groupe, qui permet de distinguer entre membres satellites et membres réguliers. Une autre structure permet de distinguer entre les consommateurs et les vendeurs et parmi ceux-ci entre détaillants, revendeurs et intermédiaires. De plus, il faut noter que cette structure se retrouve parmi les membres réguliers et que les consommateurs sont ceux qui travaillent ou poursuivent des études, tandis que les vendeurs ne sont pas impliqués dans des activités de travail. Il faut aussi noter, dans cette structure,

la supériorité des quatre membres du noyau central tant au niveau de l'approvisionnement qu'aux niveaux de la situation de logement, de l'expérience de la drogue et des relations dans le groupe. Ces traits qui donnent au noyau central un statut particulier, sont accentués du fait des relations d'amitié très profondes entre ces quatre individus. Tous les membres réguliers du groupe sont reliés directement au noyau central, ce qui n'est pas le cas pour les membres satellites, puisque 3 (S.F., S.H., S.K.) sont rattachés à R.W. et 5 (S.B., S.T., S.G., S.C., S.R), sont reliés à R.T. et à R.A.

Ainsi, selon le point de vue où l'on se place, on découvre une hiérarchie en termes de statut, mais non pas en termes d'autorité, puisque nous n'avons pas observé de situations où un des membres du noyau central ait fait preuve d'autorité. Ainsi, du point de vue de l'implication dans le groupe, les membres satellites possèdent moins de statut que les membres réguliers ; du point de vue de la vente, les vendeurs ont un statut plus élevé que les consommateurs. De fait, il existe un groupe dont le statut est plus élevé que celui de tous les autres membres, ce sont les quatre membres du noyau central. Ils possèdent plus de statut et constituent une caste supérieure parce qu'ils possèdent les leviers qui assurent l'existence du groupe. Alternativement, les membres du noyau central louent un appartement ; ils y font leur commerce, y vivent et permettent aux autres de venir s'administrer de la drogue. De plus, les quatre membres du noyau central sont ceux qui sont en contact direct avec les sources d'approvisionnement. Toutefois, il ressort nettement que parmi les quatre membres du noyau central, R.F. est le plus important car il est le consommateur le plus expérimenté, et il est le pivot au moment des transactions ; il a un projet de voyage en Europe sur le point de se réaliser ; c'est lui qui possède le plus de relations directes avec l'ensemble des membres du groupe. Il est l'initiateur, le sage, l'individu charismatique pour la majorité, sinon la totalité des membres du groupe.

Le groupe possède une hiérarchie de statut des plus élémentaires et les modifications que cette stratification peut subir proviennent soit du passage du statut de membre satellite à membre régulier, soit du passage de celui de consommateur à celui de vendeur, qui a, de fait, été observé et qui assure, par le fait même, la continuité du groupe. Mais il est intéressant de

noter que le transfert de statut s'effectue entre un noyau d'amis très intimes.

La structure du groupe, telle que décrite ci-dessus, ne ressemble aucunement à celle des bandes délinquantes traditionnelles (Cohen, 1955 ; Bloch et Neiderhoffer, 1958). Ces groupes très structurés ne sont pas un point de référence pertinent, il faut plutôt se rapporter au concept de quasi-groupe de Yablonsky (1962). Le quasi-groupe, par opposition au groupe, est caractérisé par la non-permanence du groupe, une définition diffuse et variable des rôles, une cohésion limitée, des membres qui varient continuellement, un leadership trouble et perturbateur et des attentes limitées de la part de ses membres.

Le groupe étudié correspond mieux au quasi-groupe de Yablonsky qu'aux bandes délinquantes. En effet, le groupe possède une cohésion limitée du fait de la distinction entre membres réguliers et membres satellites, du fait que parmi les membres réguliers, la participation aux activités du groupe varie énormément d'un membre à l'autre, mais aussi du fait que certains des membres pratiquent un mode de vie nouveau (vie en commun et vente de drogue) tandis que d'autres continuent à participer aux activités courantes des autres membres de la société (travail, études, demeurer chez les parents). En dehors de la distribution de la drogue, on ne trouve à peu près aucune définition de rôle et les attentes du groupe de la part des membres sont minimales pour assurer l'existence du groupe (garder le secret, accepter l'autre, ne pas exercer d'autorité). La définition des rôles est diffuse, les membres participent aux activités du groupe lorsqu'ils en ont le goût, lorsqu'ils en ressentent le besoin. Et finalement, comme le quasi-groupe décrit par Yablonsky, le groupe étudié est non permanent puisque huit mois après la période d'observation, il était dissous.

Par contre, le groupe se distingue du quasi-groupe de Yablonsky sur le point suivant : le leadership n'est ni trouble, ni perturbateur. En effet, le leadership n'est pas concentré chez un individu, les quatre membres principaux n'ont pas démontré de troubles affectifs ; de fait, il n'existe pas d'autorité mais quelques individus qui possèdent un statut particulier du fait de la location d'un appartement et de la capacité de se procurer de la drogue.

En somme, le groupe n'a rien de commun avec les bandes délinquantes traditionnelles et ressemble beaucoup plus au

quasi-groupe de Yablonsky, tout en différant de celui-ci sur un point, ce qui s'explique par la nature des comportements : consommation de la drogue par rapport à des activités agressives dans le cas du quasi-groupe de Yablonsky. Plus récemment, cet auteur (Yablonsky, 1968) a montré que le mouvement hippie des années 1966-1967 possédait les caractéristiques du quasi-groupe, sauf en ce qui concerne le leadership.

b) Les activités

Le groupe n'a pas été observé suffisamment longtemps pour permettre un inventaire exhaustif et précis des activités et du temps consacré à chacune d'elles. Néanmoins, il est possible de dresser un portrait succinct de ses activités. Il faut distinguer les activités individuelles en groupes des activités communes. Parmi celles-ci, on note la flânerie et la consommation des drogues. La flânerie occupe une part importante du temps ; elle a lieu à l'appartement, dans les restaurants familiers et dans les parcs habituels ; elle s'accompagne de discussions, de silence ; il s'agit de faire passer le temps, d'avoir l'esprit libre, de ne pas être préoccupé. La consommation de la drogue est l'activité de groupe par excellence, c'est elle qui réunit les membres du groupe ; elle a lieu selon les goûts de chacun, quelle que soit l'heure du jour. C'est cette activité qui justifie l'existence du groupe, sans elle on peut se demander si le groupe survivrait. Lorsqu'on ne flâne pas, on consomme de la drogue ; lorsqu'on ne consomme pas de la drogue, on flâne ; mais, quelle que soit l'activité, il y a deux constantes : la musique et le silence.

La musique, écouter ou faire de la musique, est un aspect important de la vie du groupe ; en effet, dans la totalité des observations, il y a des moments, plus ou moins longs, où les membres présents écoutent de la musique, la plupart du temps dans un silence des plus religieux. On écoute de la musique, soit en consommant de la drogue, soit durant les périodes de flânerie, mais quelle que soit la circonstance, il y en a qui plongent dans la musique. On fait aussi de la musique : « R.S. prend la guitare et pratique des accords. R.D. prend sa flûte et commence à jouer. R.S. se lève et s'en va pratiquer dans la toilette. R.E. prend les bâtons de la batterie et tapoche des passes. R.E. me dit de prendre les banjos. R.E. dit qu'on va faire un orchestre. »

On fait de la musique en groupe, ou on écoute un des membres jouer. Si la musique ressort comme une constante des activités du groupe, soit active, soit passive, selon les goûts du moment, il apparaît, de plus, que le silence est une autre constante importante tant dans les moments de flânerie que durant la période où les membres du groupe sont sous les effets de la drogue.

Les moments de silence reviennent dans toutes les observations et ils coïncident avec des moments d'attente et d'anxiété lors de transactions, avec des temps morts durant les moments de flânerie. Le silence revêt aussi un aspect de communication non verbale ; par exemple, on peut se promener en silence, lorsqu'on ne consomme pas de drogue. Par ailleurs, lorsque les membres sont sous l'effet de la drogue, le silence a beaucoup plus de sens ; il devient un moment de communication non verbale, soit avec les personnes (on se regarde, on se sourit ...), avec soi (on se concentre sur l'effet de la drogue ...), ou avec les choses (on joue avec un objet, on se concentre sur quelque chose ...). Il crée une sorte de complicité entre ceux qui sont sous les effets de la drogue et qui se promènent sur la rue, par exemple. Parfois, il pouvait y avoir une heure de silence : « Personne ne parle ; parfois, en tournant les yeux, on croise le regard de quelqu'un ; on ne dit rien, on soupire et c'est suffisant. »

Sous les effets de la drogue, chacun apparaît concentré sur lui-même et personne ne ressent le besoin d'entreprendre une conversation. Le silence devient une communication qui exprime la conscience de soi et des autres. On pourrait même dire avec Mc Luhan : « *The medium is the message.* »

L'observation de ce groupe nous a permis de constater que la musique et le silence sont des composantes primordiales des activités communes, mais ces activités sont assorties d'activités individuelles en groupe : « R.F. est dans la lune. R.S. lit un livre. R.V. joue de la guitare. R.G. travaille à ses sandales. »

Cet extrait d'observation illustre bien les activités individuelles en groupe sans en dresser une liste exhaustive. Il arrive que des membres voyagent. Ainsi, R.B. et R.G. ont fait chacun un voyage à Percé. Chacun a aussi ses projets qu'il aimerait réaliser s'il le pouvait. R.S. veut tourner un film, R.A. veut aller sur la ferme de S.C. faire de la photographie, de la lithographie, des *posters* pour les vendre. On note, chez les membres réguliers, plus particulièrement ceux qui ne travaillent pas régu-

lièrement, une nette orientation vers des activités artistiques. En somme, on peut résumer les activités de groupe de la façon suivante : flâner et consommer de la drogue. Dans l'une et l'autre, deux constantes ressortent : la musique et le silence.

Comme dans tous les groupes marginaux, la flânerie occupe une partie importante du temps des membres du groupe. Whyte (1943), Miller *et al.* (1968), Spergel (1964) décrivent très bien cette façon d'occuper son temps dans les bandes délinquantes : il en est de même pour Yablonsky (1968) chez les hippies. La flânerie constitue, dans tout groupe marginal, la période d'attente, le creux entre la fin et la reprise des activités significatives, que ce soit des activités délinquantes ou de consommation de drogue. Celle-ci se distingue des précédentes activités, non par le temps requis pour l'accomplir, mais par la durée de l'effet produit par la drogue.

De plus, il faut constater l'importance de la musique et du silence dans la vie du groupe. Cet accent sur la musique et le silence, deux situations expressives contradictoires, s'explique par la drogue et la culture jeunesse. En effet, la consommation de la drogue exige un certain recueillement pour pouvoir ressentir profondément ses effets et à cet égard la musique et le silence sont deux mediums parfaits. La musique permet de communiquer par l'intermédiaire d'un même stimulus, les sons, tandis que le silence permet la communication avec soi et la communication non verbale avec les autres, éléments centraux comme le montre Yablonsky (1968). Il faudrait peut-être relier cet accent sur le silence et la musique à une certaine sophistication de ce groupe marginal due à une scolarisation supérieure ou à une autre classe sociale que celle que l'on retrouve dans les bandes délinquantes. Mais il nous apparaît plus juste de relier cet accent sur la musique à la culture adolescente où elle est centrale si l'on se réfère à la vente des disques, aux idoles de la jeunesse et à la programmation de la radio et la télévision destinée à la jeunesse.

Dans cette section sur les aspects structurels, organisation sociale et activités du groupe étudié de jeunes adultes, nous devions montrer comment la consommation et la distribution de la drogue modèle la structure sociale de ce groupe. Nous croyons y être arrivé, puisque les données présentées montrent que les individus possèdant plus de statut sont ceux qui sont impliqués dans le commerce de la drogue, mais aussi les plus

expérimentés du point de vue de la consommation. De plus, il apparaît que la drogue préférentielle, le cannabis, par ses propriétés, semble favoriser une organisation sociale élémentaire où l'autorité n'a pas cours. Cette drogue produisant un certain déconditionnement et étant hallucinogène, elle favorise des relations sociales marquées par l'absence d'agressivité, des relations sociales fluides, souvent vagues, et où l'individualisme prime. Compte tenu des effets de la drogue, la flânerie est une résultante et un moyen nécessaire, et il en est de même pour le silence et la musique. En somme, les données présentées sur les aspects structurels du groupe étudié montrent comment une forme spécifique d'inadaptation se reflète dans une structure sociale à son image.

2. ASPECTS NORMATIFS

Comme la structure est modelée par l'usage et le commerce de la drogue, la culture en est aussi le reflet. En effet, il ressort des données que le support idéologique est pauvre et diffus, que les normes les mieux sanctionnées concernent la consommation et la distribution de la drogue ; et que les attitudes en regard des institutions sociales sont marquées par l'indifférence.

a) Orientation aux valeurs

Aborder l'orientation aux valeurs sans toucher le problème de l'identité des sujets, serait une démarche incomplète. C'est pourquoi, dans un premier temps nous décrirons comment les adeptes étudiés se définissent par rapport à la société conventionnelle.

Les membres réguliers, en particulier R.F., R.S., R.D., R.Y., R.E., R.W., R.X., R.H., R.A. et R.T., se définissent ou se perçoivent comme des étrangers, des gens différents, des *crak pot*. Ils le verbalisent en faisant des farces. Ils se perçoivent différents, non pas parce qu'ils sont identifiés comme tels par une audience quelconque, mais parce qu'ils pensent que si la société connaissait leur mode de vie et leurs aspirations, elle les classerait comme marginaux.

Ces membres réguliers affirment qu'ils ressentent en eux qu'ils ont quelque chose à faire de différent dans ce monde ; par exemple, R.S. a envie d'aller aux États-Unis pour rejoindre les hippies qui font de l'action politique et travailler avec eux ; R.D., R.Y. et R.W. sentent qu'ils ont un changement à appor-

ter à l'art ; R.F. dit qu'il veut partir fonder une commune, qu'il sent ça en lui, qu'il doit faire ça. Les membres réguliers se définissent une mission personnelle, mais, par ailleurs, considèrent leur activité de vente de drogue comme celle d'un travailleur identique à tous les travailleurs de la terre parce que vendre de la drogue c'est leur façon de subvenir à leurs besoins matériels.

Si les principaux membres du groupe se perçoivent comme faisant partie d'un monde non ordinaire, ils se définissent, par ailleurs, comme différents de certains membres de la sous-culture de drogue.

> Je demande à R.A. si le mot « freak » prend un sens péjoratif pour les usagers d'amphétamines. R.A. dit que ça dépend qui le dit et comment il le dit. R.A. me dit qu'il a déjà dit à S.B. qu'il était un « speed freak ». R.A. dit que S.B. n'a rien fait, mais parce que c'était lui. R.A. dit que si un autre avait dit à S.B. qu'il était un « speed freak », il aurait reçu une baffe.

En somme, l'identité du groupe comme groupe marginal ne fait aucun doute pour ses membres. Par ailleurs, au niveau personnel, cette ségrégation n'est pas aussi profondément ressentie par tous puisque seulement quelques membres s'attribuent une mission, que certains sont ambivalents puisqu'ils veulent identifier la vente de drogue à tous les commerces légaux et que la plupart des membres se considèrent comme différents par le seul fait qu'ils consomment régulièrement de la drogue.

Le monde conventionnel a perdu sa crédibilité pour les membres du groupe, en particulier les principaux membres réguliers, mais le support idéologique semble diversifié, relatif et diffus. Le groupe n'est pas en train de définir des valeurs nouvelles, il en vit certaines et les autres sont la raison de son existence. Si la musique est un indice de support idéologique, on peut affirmer qu'il est issu des nouvelles expériences musicales, entre autres Zappa, The Fugs, Santana, The Who, Crimson... Si les lectures sont un autre indice du support idéologique, il faut constater la diversité car on lit les journaux ordinaires et surtout *souterrains* (*Free Press, Do it...*), des *comics*, des œuvres politiques (Ho Chi Minh, Vallières...), des œuvres de tout genre (Rampa, Cocteau, Verlaine, Breton, Kerouac...). Le support idéologique est diffus car on se réfère aux hippies d'une façon vague.

Le support idéologique est donc très imprécis et, l'observateur ayant disposé de trop peu de temps pour aller en profondeur, on peut seulement présenter certains thèmes qui sont ressortis. Ces thèmes sont l'amitié, la campagne, la justice, l'entraide, et les termes *cool* et « focké ».

L'amitié existe ; par exemple, R.A. et S.B. sont de très grands amis et elle s'exprime par des phrases comme les suivantes : « S.T. est une amie de R.A. C'est R.A. et S.B. qui ont fixé S.T. pour la première fois à la méthédrine. R.A. me disait que « ça crée des liens. » Le thème entraide est aussi central ; il prend la forme de la disponibilité : « R.D. dit à R.S. que R.N. est un gars sur qui on peut compter en cas de coup dur. » On veut aider quelqu'un, mais on ne sait pas comment faire : « R.F. dit que S.N. était sur un drôle de voyage ; R.F. dit qu'il aimerait l'aider, mais qu'il ne sait pas quoi faire. »

Cette entraide s'exprime aussi par des comportements quotidiens et par des actions dans des situations spéciales ; par exemple, R.T. fera des démarches auprès d'amis motards pour aider R.F. à retrouver un voleur de drogue.

La campagne revient quelquefois dans la conversation : tel membre veut aller vivre sur une ferme ; on dit qu'il serait plaisant d'être dans la « vape » à la campagne et on souligne la différence entre la campagne et la ville : « R.S. dit que c'est pas un cadeau les rues pleines d'automobiles. R.S. me dit que ça se peut qu'il aille à la campagne en fin de semaine prochaine. »

Il faut aussi noter l'importance de termes d'argot comme *cool* et « focké » qui reviennent souvent dans la conversation et qui semblent référer à des réalités centrales de leur vie. Une personne *cool* serait une personne qui est sur la même longueur d'ondes que soit, c'est une personne vraie, authentique, placide. Une personne « focké » serait celle qui a perdu le contrôle, qui ne sait plus où elle va, qui ne peut plus comprendre ce qui se passe, qui a éveillé des forces et ne peut plus les contrôler. Toutefois, ces termes sont souvent employés à toutes les sauces et en viennent à n'avoir plus de sens. De plus, le thème cher aux hippies : « l'amour et la paix » est apparu lors d'une seule observation et il a été évoqué par un individu face à une querelle entre deux membres satellites.

À la suite de cette description succincte du support idéologique du groupe et de certaines de ses orientations aux va-

leurs, deux questions demeurent insolubles : les membres du groupe ont-ils intégré une structure normative cohérente, et dans quelle mesure celle-ci est-elle nouvelle, différente de celle de toute bohème ? Dans quelles mesures la structure normative ne serait-elle pas une structure normative *souterraine* comme l'affirme Matza (1964) ou une structure normative autonome ?

Ces questions demeurent ouvertes, mais nous sommes quelque peu enclin à affirmer que la structure normative est une structure *souterraine*, qu'elle est incohérente, non intégrée par l'ensemble des membres du groupe et pas tellement différente de celle de leur milieu. Il ne ressort pas de nos brèves observations que le groupe soit en train de développer de nouvelles orientations aux valeurs, même s'il possède certains aspects de l'éthique du laisser-aller décrite par Simmons et Winograd (1966) ; l'irrévérence, l'humanisme, l'expérimentation, la tolérance et la spontanéité n'apparaissent pas suffisamment développés pour que nous puissions dire qu'il possède cette nouvelle éthique mais possède plutôt ce que Matza (1964) appelle des valeurs *souterraines*. Ces impressions demeurent à vérifier.

b) Les attitudes en regard des institutions sociales

Les attitudes des membres du groupe en regard des institutions sociales telles que la police et les tribunaux, sont plutôt négatives, elles sont favorables aux organismes d'aide et de traitement des usagers de drogue, elles sont plutôt ambivalentes à l'égard de la famille et sont apolitiques.

Ainsi, en regard de la famille, on a noté que les membres pour lesquels nous avons des informations sont généralement en bonnes relations avec leurs parents ; durant les observations, on n'a pas exprimé d'animosité à l'égard de cette institution sociale, mais on ne l'a pas soutenue non plus. Au niveau des comportements, on constate que certains membres vivent en concubinage (R.W. et R.J., R.Y. et R.D.). Au niveau des projets, R.F. aimerait fonder une commune, S.T. vit ce genre de vie et R.A. aimerait se joindre à une commune rurale (la ferme de S.C.). La famille, par surcroît le mariage, ne sont pas un point d'intérêt dans le groupe et les comportements de certains de ses membres tend à être en marge de cette institution sociale.

Les individus du groupe sont apolitiques ; ils ne s'intéressent pas et ne discutent pas de politique ; cependant, il n'en

demeure pas moins que certains ont des opinions politiques très arrêtées. R.S. est le seul qui soit politisé en raison d'un intérêt particulier pour les mouvements révolutionnaires, dont le mouvement activiste américain. D'ailleurs, il projette d'aller rejoindre ce mouvement. Les autres membres du groupe, même s'ils s'informent sur la politique par des lectures, n'en sont pas moins désintéressés car ils n'en discutent pas.

À l'égard des agences officielles de régulation sociale, les attitudes sont beaucoup mieux cristallisées. La voie principale d'information concernant les lois se trouve dans les discussions, les contacts avec des personnes qui ont déjà été impliquées dans le rouage judiciaire (comme accusé, témoin principal, victime). Un aspect mythique vient par la suite s'y rajouter, il s'agit des ouï-dire qui circulent dans la sous-culture de la drogue et dans le groupe. Bien sûr, la lecture des journaux, surtout des articles concernant l'arrestation d'individus de la sous-culture de la drogue et la saisie d'importantes quantités de drogue, viennent amplifier ou démystifier les renseignements obtenus au fil des rencontres : « R.D. dit que la police ne met pas une charge pour avoir des livres de cannabis comme ça en sa possession, mais elle s'en sert durant le procès. R.D. dit que c'est mentionné et que ça peut influencer la décision du juge. »

En fait, les gens du groupe perçoivent la loi comme un rouage d'où il est difficile de sortir et dans lequel il est quasi impossible de se défendre : « R.S. affirme : si je devais aller devant les tribunaux, je ne prendrais pas d'avocat ; je me défendrais moi-même, parce que les avocats, les juges, la loi c'est tout du pareil au même, c'est pourri » et R.A. soutient que si l'on a beaucoup d'argent, c'est plus facile de s'en tirer. Face à la loi et à l'administration de la justice, les membres du groupe se sentent démunis et, à l'aide de stéréotypes, présentent une attitude assez négative.

Comme pour l'administration de la justice, la source d'information sur la police est d'avoir déjà eu affaire avec la police ou de connaître quelqu'un qui ait déjà eu affaire à elle. Encore une fois, tout l'aspect mythique qui est véhiculé sur la police dans la sous-culture de la drogue, vient cristalliser ou, selon les cas, annihiler les idées préétablies sur la police. Les gens du groupe semblent adopter une attitude commune face à une éventuelle interaction avec les policiers : ne rien faire pour les

provoquer, tenir « ça *cool* », parler peu, se défendre quand c'est le moment, être sur ses gardes.

Comme dans tous les groupes déviants, la police fait l'objet d'une attention spéciale. On la perçoit comme menaçante, c'est elle qui peut interrompre les activités de consommation de la drogue, et, de là, on se la représente comme méchante, agressive, bornée, mais l'attitude de tolérance prend quand même le dessus. Ceci provient peut-être du fait que les membres sont moins visibles, qu'ils ne sont pas dans la rue et ainsi les chances de rencontrer la police sont minimes. Mais on est prêt à interagir avec la police ; il ne faudra alors surtout pas la provoquer, il faudra agir avec circonspection. En somme, les attitudes des membres du groupe à l'égard des institutions sociales sont caractérisées par la tolérance ; ne serait-elle pas celle que l'on aimerait se voir appliquer ?

c) Les normes de comportement

En ce qui a trait aux normes régissant les relations sociales, elles sont à peu près inexistantes en ce qui concerne les relations interindividuelles. Ce qui s'explique par le fait que chacun fait ce qu'il veut quand il le veut ; l'individualisme règne. Par ailleurs, en ce qui a trait à la drogue, les normes de comportements sont beaucoup plus précises et plus souvent sanctionnées. La distribution de la drogue, comme nous l'avons vu précédemment, est régie par un nombre défini de normes claires et précises sur la méthode de transaction et les comportements à cette occasion.

Pour ce qui est de la consommation, les normes de comportement sont moins précises et moins rigoureuses, mais elles sont néanmoins connues. Une règle générale de consommation existe dans le groupe, même si elle n'est pas constamment explicitée : ne pas consommer « en fou », d'une manière effreinée, et toujours accepter d'être dans un état différent pendant ou après la consommation de drogue. Les membres se renseignent sur la nature de la drogue et de ses effets en termes de « rush », de décollage, et de « down », de descente avant d'utiliser une nouvelle drogue. Avant de consommer, on demande aussi d'où provient le haschisch, on s'informe sur la pureté de l'acide et même, il arrive qu'un des quatre membres principaux expérimente la drogue avant les autres membres du groupe.

Consommer intelligemment suppose qu'on se renseigne avant l'utilisation, mais aussi qu'on ne consomme pas de doses

excessives (par exemple : pas plus d'une tablette d'acide à la fois). De plus, il faut toujours conserver un certain contrôle sur l'effet de la drogue, ainsi : « R.W. dit qu'il faut arrêter de fumer quelque temps pour savoir ce qu'est un vrai voyage. »

Il ne faut pas consommer seul, surtout s'il s'agit de psychédéliques ou d'une drogue nouvelle. Ainsi, pour les psychédéliques, on consomme en groupes de deux ou trois pour éviter les complications dues à leur absorption.

Let it be. Ce terme exprime bien la norme qui dit qu'il faut toujours accepter d'être dans un état différent de l'état normal à jeun, ceci de façon à minimiser la possibilité de problèmes psychologiques. Pour ce faire, il est prescrit aux membres de ne jamais consommer en état de dépression intensive, d'être toujours honnête avec soi-même et avec les autres ; ceci s'applique avec plus de force lorsqu'il s'agit de psychédéliques.

Cette responsabilité envers soi et envers les autres s'exprime par le respect de l'autre ; R.S. ne veut pas fumer à cause d'un mal de tête et on ne l'y incite pas ; en prenant des précautions, on s'informe sur la drogue avant de l'utiliser ; en gardant le secret : même si R.D. a le goût de fumer, il attend que le concierge soit parti ; et en étant prêt à aider un membre qui fait un mauvais voyage. R.F. dit qu'il aimerait aider S.H. Ce sens des responsabilités se traduit par un parrainage par un habitué lorsqu'on veut tenter une expérience avec de nouvelles drogues.

Une norme fondamentale de consommation est le partage de la drogue que l'on est en train d'absorber. On passe aux autres sa pipe, sa cigarette. On l'offre à tous, et en tout temps. La consommation est, en fait, un partage : « R.E. allume un « joint » de marijuana et le passe à R.H. » « R.F. allume la pipe à eaux avec de la marijuana. Il passe la pipe. »

Les normes de consommation apparaissent assez vagues ; ne pas consommer de façon effreinée, partager, accepter son état et être responsable envers soi et envers les autres. Par ailleurs, elles sont suffisamment claires pour avoir rarement besoin d'être explicitées, sinon dans des comportements. Cet accent sur la responsabilité et le contrôle démontre une certaine maturité des membres du groupe, ces jeunes adultes marginaux.

En terminant cette section sur les aspects culturels du groupe étudié l'analyste est déçu. S'il pensait découvrir et décrire

la nouvelle culture chantée par les sociologues et autres observateurs de la vie sociale, il observe une sorte de vacuum culturel. On s'affirme différent du monde conventionnel, mais on y est plus indifférent que novateur. Les normes de comportement régularisent avant tout le commerce et une activité, l'usage de la drogue. On ne fait pas de cas des institutions sociales et l'on se réfère à de nouvelles institutions : la commune et la vie en dehors du système, mais si l'on regarde de plus près, personne ne fait partie d'une commune et peu vivent vraiment en dehors de la société.

L'orientation aux valeurs est apparue avant tout un acquiescement à des stéréotypes véhiculés par les moyens de communication de masse sur la nouvelle culture mais très peu ou pas intériorisées par les adeptes étudiés. Les membres du groupe semblent entre deux mondes : l'un inatteignable, compte tenu de leurs capacités, la nouvelle culture, et l'autre répugnant, la société conventionnelle. Cette quasi-absence de support idéologique intériorisé et vécu s'explique, à notre avis, par la consommation habituelle de drogue, consommation souvent quotidienne. Les effets habituels du cannabis favorisent, à notre avis, un certain état d'apathie, de torpeur, vis-à-vis à la fois de la nouvelle culture et de la société conventionnelle. Les effets du cannabis étant ce qu'ils sont, sont, de plus, compatibles avec les résultats présentés tant aux niveaux structurel que culturel.

CONCLUSION

Cette recherche avait pour objectif une description d'une nouvelle forme de délinquance en milieu aisé, l'usage des drogues hallucinogènes et psychédéliques. Description dont le thème était de montrer comment la consommation et la distribution de la drogue conditionnent les aspects structurels et culturels de la vie d'un groupe d'adeptes.

LE BILAN DE LA RECHERCHE

La délinquance en milieu aisé, dans ses formes traditionnelles tout aussi bien que nouvelles, est florissante à Montréal. Nous avons étudié une de ses manifestations : un groupe d'adeptes de drogues de la banlieue nord. Il ressort que ce groupe est composé de jeunes adultes entre 18 et 25 ans, principalement des hommes ; ces jeunes sont, tantôt des membres variants de la société parce qu'ils travaillent ou étudient et résident avec leurs parents, tantôt des déviants parce qu'ils vendent de la drogue, demeurent en appartement et ne travaillent pas. Les membres de ce groupe ne représentent pas des échecs sociaux et leur inadaptation se manifeste, au niveau des actes légalement prohibés, presque exclusivement par l'usage et la vente de drogues, plus spécifiquement des hallucinogènes, haschisch et marijuana, et des psychédéliques, LSD.

Cette inadaptation s'exprime suivant des modalités spécifiques. L'usage de la drogue se concentre sur des substances particulières : LSD, marijuana et haschisch ; a lieu dans des lieux protégés, surtout l'appartement du groupe, mais aussi dans les parcs ; la fréquence est quotidienne au niveau des hallucino-

gènes chez les membres réguliers ; l'usage de LSD est un événement ; en somme, l'usage de la drogue est naturel, il fait partie du rythme de vie. La vente de la drogue, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du groupe, obéit à des normes précises de transaction, donne lieu à une organisation hiérarchique simple, mais aussi rigide et permet une économie à profits élevés. La vente est artificielle, puisque dictée par des contingences extérieures au groupe et parce que sa nature illicite impose des conditions particulières : passer par un intermédiaire, établir le contact le plus souvent par téléphone et faire la transaction dans un lieu protégé sans témoins, le tout, en minimisant les risques, ne faisant confiance à personne et en étant honnête avec le client.

Si le groupe manifeste son inadaptation par l'usage et la vente de drogue, il se personnalise dans des aspects structurels et normatifs qui lui sont propres. Sur le plan structurel, il s'agit d'un quasi-groupe puisque non permanent et caractérisé par une définition diffuse des rôles, une cohésion limitée du fait de l'existence de membres satellites et de membres réguliers, des attentes limitées à la drogue et un leadership moral plutôt qu'autoritaire. Dans un tel groupe, les activités sont la flânerie et l'usage des drogues dont les constantes expressives sont la musique et le silence, éléments propres à la culture jeunesse et nécessaires pour goûter les effets de la drogue. Si, sur le plan culturel, les membres du groupe se définissent comme des marginaux, on ne peut pas affirmer qu'ils s'orientent vers des valeurs contra-culturelles ou même para-culturelles. Ils sont beaucoup plus dans un vacuum culturel, même s'ils acquiescent aux stéréotypes dits de la nouvelle culture que véhiculent les moyens de communication de masse, conventionnels ou *souterrains*.

Le résultat le plus intéressant de cette recherche est la démonstration de la relation directe entre la drogue et les aspects structurels et culturels du regroupement étudié. Ainsi, la structure du groupe est un reflet de la structure de la distribution et de l'implication dans la consommation. Les activités sont dominées par la flânerie et la drogue et conditionnées par la nature de ses effets. L'usage de la drogue est le point de rencontre des individus en raison de l'expérience vécue ensemble, et la distribution est le moyen de subsistance du groupe et surtout de ses principaux membres, elle permet de louer un appartement, centre de la vie du groupe. La culture du groupe est aussi

le reflet de l'état dans lequel les drogues utilisées maintiennent les adeptes ; ils manifestent la même torpeur envers les orientations aux valeurs que celle que produisent les drogues hallucinogènes. En somme, la drogue, son usage et/ou sa vente, conditionnent la personnalité du groupe d'adeptes étudiés, ce qui nous permet de comprendre pourquoi, dans ses aspects structurels et culturels, un tel groupe se distingue des bandes délinquantes traditionnelles.

QUELQUES ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION

Une lecture de la réalité, telle que présentée dans cette monographie, a montré l'existence d'une nouvelle forme d'inadaptation chez la jeunesse. L'usage des drogues est à la société technologique ce que l'alcool était à la société industrielle ; elle est, pour la jeunesse, même dorée, ce que l'alcool est pour les adultes. Expliquer ce phénomène drogue chez la jeunesse n'est pas tâche facile parce que tous les spécialistes avancent une explication plausible. Si nous nous limitons aux explications de type sociologique, il nous faut reconnaître la pertinence des explications proposées par les sociologues pour expliquer la délinquance de milieu aisé : c'est-à-dire les changements sociaux et l'existence de la culture adolescente.

Au départ, il est certain que les explications socio-économiques et socio-culturelles de l'inadaptation par la drogue ne sont aucunement pertinentes. Ainsi, le phénomène drogue, comme nous l'avons montré (Le Blanc, 1971) n'est pas lié à un milieu social particulier, encore moins à la pauvreté. De plus, on ne peut soutenir que cette forme d'inadaptation est le fruit de tensions socio-culturelles, qu'elles soient définies dans la tradition mertonnienne ou dans la tradition sellinnienne ; en effet, il n'y a pas, à proprement parler, de conflit de culture ni de blocage des avenues légitimes de promotion sociale pour les adeptes de drogues. Par ailleurs, les explications psycho-culturelle et bio-culturelle sont pertinentes pour comprendre le phénomène drogue et demeurent dans la ligne des premières explications de l'inadaptation en milieu aisé rapportée au début de cette monographie.

Le premier type d'explication met l'accent sur la nature de la société actuelle, société de masse aliénante et anomique et le second type signale la place de la jeunesse dans notre société comme condition facilitante de l'existence du phénomène drogue.

Yablonsky (1968) et Keniston (1970) ont proposé une explication du phénomène drogue qui met l'accent sur la société actuelle, perçue et définie comme anomique et aliénante par la jeunesse. Parallèlement, il apparaît valable de penser que l'existence du phénomène drogue soit due, en partie, à la prolongation de la période d'adolescence qui permet une diffusion verticale sélective des valeurs (Matza, 1964) et l'éclosion d'une conscience de classe chez la jeunesse (Rioux, 1969).

Si la société de masse aliénante et anomique et la place de la jeunesse dans la société sont deux champs de force qui soutiennent l'existence du phénomène drogue, il ne faudrait pas oublier les autres dimensions importantes : la réaction tolérante de la société et la vacuité du temps libre. Toute inadaptation ne peut être comprise sans tenir compte de la réaction sociale ; dans le domaine de la criminalité la tolérance est à l'honneur : on décriminalise l'homosexualité, l'avortement. Même si l'usage des drogues est prohibé, l'application de la loi ne se fait pas sur une grande échelle et les peines, lorsqu'elles sont données, sont souvent minimes. Cette tolérance, ce décalage entre la loi et son application, cette existence de normes non sanctionnées, favorisent chez la jeunesse un chevauchement selon des comportements permis dans certains cas et prohibés dans d'autres : certaines drogues, par exemple les amphétamines, sont permises, chez les adultes et prohibées pour la jeunesse.

Un autre facteur qui favorise l'existence du phénomène drogue, c'est la vacuité du temps libre qui rend la jeunesse disponible à toutes sortes d'expériences. Cette disponibilité se caractérise avant tout par les longs moments de flânerie et favorise une dérivation au gré des vagues de la normalité et de la déviance.

Compte tenu du fait que les facteurs énumérés favorisent l'existence du phénomène drogue, il convient de se demander dans quelle mesure l'usage des drogues est le produit d'une formation réactionnelle ou d'un flottement du comportement.

La formation réactionnelle, selon Cohen (1971), est une technique de dénégation d'un élément inacceptable à travers un comportement qui semble affirmer le contraire. Ainsi, l'usage des drogues serait un moyen utilisé pour dire que la société actuelle n'est pas attrayante et prôner des changements sociaux. Comme le décrit Cohen (1955), la délinquance est une réaction au système dominant de valeurs ; elle signifie un

rejet du système de valeurs, une exaltation de l'opposition au système et un engagement dans des comportements malveillants, vindicatifs et vengeurs. Ce mécanisme de la formation réactionnelle s'inscrit dans la pure tradition du positivisme qui fait de l'homme un objet. L'inadapté est un objet qui réagit, qui est déterminé par les circonstances.

Un autre mécanisme, le flottement, est décrit de la façon suivante par Matza (1964). Pour cet auteur, l'inadapté est impliqué d'une façon fortuite, transitoire et intermittente dans des actions illégales. L'inadapté chevauche le monde conventionnel et l'autre monde, répondant alternativement aux demandes de chacun, flirtant avec l'un puis avec l'autre, mais retardant son engagement. Il flotte entre deux vagues : la conformité et la déviance. Ce flottement est guidé par les circonstances mais dépend aussi du hasard. Matza appuie son point de vue sur le fait que peu de jeunes délinquants deviennent des criminels adultes et depuis, les études sur la délinquance révélée ont montré que très peu d'adolescents n'ont pas commis l'un ou l'autre des comportements illégaux. En définissant ce mécanisme intermédiaire entre les conditions facilitantes et le comportement inadapté, Matza libère l'interprétation de l'inadaptation du positivisme et restaure à l'homme sa dignité d'agent. En choisissant une position médiane entre le déterminisme et la liberté, il se montre réaliste puisqu'il reconnaît que les circonstances peuvent réduire la capacité de décision de l'homme. Considérant l'homme comme un agent, même si son pouvoir de décision est diminué par les circonstances, Matza (1969) propose une perspective naturaliste, intermédiaire entre les positions positiviste et classique en criminologie.

Nos observations nous permettent-elles de favoriser l'un ou l'autre des mécanismes en ce qui concerne le phénomène drogue ? Si le mouvement hippie pouvait apparaître à Yablonsky (1968) comme une formation réactionnelle à des conditions d'aliénation et d'isolement, formation réactionnelle si forte qu'elle nécessitait une action pour refaire l'unité de la nature et de l'homme, le phénomène drogue, tel que nous l'avons observé, apparaît plus comme un flottement et ceci pour plusieurs raisons. Il est ressorti que pour beaucoup des usagers étudiés, le passage dans le monde de la drogue est relativement court. L'initiation à la drogue est beaucoup plus un fait situationnel que réactif. Il y a flottement parce que les structures sont floues.

Il y a flottement parce que les membres des groupes changent, parce qu'il y a une minorité de réguliers pour une majorité de satellites. Il y a flottement parce que nous avons observé, au niveau de la structure normative, une certaine ambiguïté des valeurs, une mise de côté des valeurs conventionnelles sans toujours assurer un remplacement. En somme, le flottement nous apparaît comme le mécanisme intermédiaire le plus adéquat pour décrire la relation entre les affinités ou circonstances favorisant le phénomène drogue et les comportements des usagers de drogues.

Au terme de cette monographie, il nous apparaît utile de rappeler la parenté qui existe entre l'alcoolisme apparu avec la société industrielle et l'usage des drogues mineures (hallucinogènes et psychédéliques) qui est le fruit de la société technologique. De cette parenté, il nous apparaît que les autorités et les parents doivent tirer les leçons leur permettant de faire face plus adéquatement au phénomène drogue chez la jeunesse.

BIBLIOGRAPHIE

ALD, R. (1970) : *The Youth Communes*, New York, Tower Books

BECKER, H. S. (1970) : *Sociological Works : Method and Substance*, Chicago, Aldine.

BELL, R. R. (1971) : *Social Deviance*, Homewood, The Dorsey Press.

BERTRAND, M.-A., D. GAGNÉ, A. NORMANDEAU, B. LE BEL et M. GAUSSIRAN (1968) : « La contestation au Québec : propriété exclusive de la jeunesse étudiante ? », *Milieu 70 : incidences des facteurs juridiques et socio-politiques sur l'évolution de la jeunesse contemporaine*, Montréal, Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, Institut Vanier de la famille, p. 47.

BLOCH, H. et H. NEIDERHOFFER (1958) : *The Gang*, New York, Philosophical Library.

BOHLKE, R. H. (1961) : « Social Mobility, Stratification, Inconsistency and Middle Class Delinquency », *Social Problems*, **8** : 351-363.

BUREAU FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE (1968) : *Recensement partiel 1966 : la population*, Ottawa, Imprimeur de la Reine.

CAVAN, R. S. (1964) : *Juvenile Delinquency*, New York, Lippincott.

CHILTON, R. J. (1967) : « Middle Class Delinquency and Specific Offenses Analysis », *in* : E. W. Vaz, *Middle Class Juvenile Delinquency*, New York, Harper & Row, p. 91-101.

CLARK, J. B. et P. E. WENNINGER (1962) : « Socio-Economic Class and Area as Correlates of Illegal Behavior among Juveniles », *American Sociological Review*, **62** : 826-834.

CLOWARD, R. A. et L. E. OHLIN (1960) : *Delinquency and Opportunity*, New York, The Free Press.

COHEN, A. K. (1955) : *Delinquent Boys : The Culture of the Gang*, New York, The Free Press.

COHEN, A. K. (1967) : « Middle Class Juvenile Delinquency and the Social Structure », *in* : E. W. Vaz, *Middle Class Juvenile Delinquency*, New York, Harper & Row, p. 203-207.

COHEN, A. K. (1971) : *La Déviance*, Gembloure, Duculot.

COHEN, A. K. et J. F. SHORT (1958) : « Research in Delinquent Subculture », *Journal of Social Issues*, **14** (nº 3) : 20-36.

DENTLER, R. A. et L. J. MONROE (1961) : « Social Correlates of Early Adolescent Theft », *American Sociological Review*, **26** : 733-743.

DOUGLAS, J. D. (1970) : « Youth in Turmoil », *Crime and Delinquency Issues : A Monograph Series*, National Institute of Mental Health.

DOWNES, D. M. (1966) : *The Delinquent Solution*, London, Routledge and Kegan Paul.

DUFRESNE, J. Y. (1968) : « Gagner sa vie voilà l'imposture », *le Magazine Maclean*, mars 1968, p. 13-15, p. 43-45.

ENGLAND, R. A. (1960) : « A Theory of Middle Class Juvenile Delinquency », *The Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, **50** (nº 4) : 535-540.

ERIKSON, M. L. et L. T. EMPEY (1965) « Class Position, Peers and Delinquency », *Sociology and Social Research*, **49** : 268-282.

ERIKSON, M. L. et L. T. EMPEY (1966) : « Hidden Delinquency and Social Status », *Social Forces*, **44** : 546-553.

GAGNÉ, D. (1970) : *Caractère social et déviance chez les adolescentes de milieu ouvrier et de milieu aisé*, thèse de doctorat (criminologie), Université de Montréal.

GREELEY, A. et J. CASEY (1963) : « An Upper Middle Class Deviant Gang », *American Catholic Sociological Review*, **24** (nº 1) : 32-41.

GREEN, M. (1970) : *Research Design for the Study of Drug Using Subcultures*, Ottawa, Commission of Enquiry on the Non-Medical Use of Drugs.

HERSKOVITZ, H. H. (1959) : « Anti-Social Behavior of Adolescents from Higher Socio-Economic Groups », *Journal of Nervous and Mental Disorders*, **125** : 1-9.

KARACKI, L. et J. TOBY (1962) : « The Uncommited Adolescent : Candidates for Gang Socialization », *Sociological Inquiry*, **32** : 203-215.

KENISTON, K. (1965) : *The Uncommitted*, New York, Harcourt, Brace & World.

KENISTON, K. (1967) : « The Sources of Student Dissent », *The Journal of Social Issues*, **23** : 108-137.

KENISTON, K. (1968) : *Young Radicals*, New York, Harcourt, Brace & World.

KENISTON, K. (1970) : « Heads and Seekers : Drugs on Campus, Counter Cultures and American Society », *in* : J. H. McGrath et F. R. Scarpitti, *Youth and Drugs*, Glenview, Scott Forisman, p. 118-137.

KVARACEUS, W. C. et W. B. MILLER (1959) : *Delinquent Behavior : Culture and the Individual*, Washington, National Education Association of the United States.

LE BLANC, M. (1968) : *Délinquance juvénile à Montréal (1960-1966)*, Montréal, Département de criminologie, Université de Montréal.

LE BLANC, M. (1969a) : *Délinquance juvénile : perspectives épidémiologique et stigmatique*, thèse de doctorat (criminologie), Université de Montréal.

LE BLANC, M. (1969b) : *Inadaptation et classes sociales à Montréal*, Montréal, Département de criminologie, Université de Montréal.

LE BLANC, M. (1971) : *Drogue-jeunesse : Montréal, été 1970*, Ottawa, Commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales.

MATZA, D. (1964) : *Delinquency and Drift*, New York, Wiley.

MATZA, D. (1969) : *Becoming Deviant*, Toronto, Prentice-Hall.

MATZA, D. et G. SYKES (1961) : « Juvenile Delinquency and Subterranean Values », *American Sociological Review*, **26** : 712-719.

MILLER, W. B., H. GEETZ et N. S. G. CUTLER (1968) : « Agression in a Boy's Street Corner Group », *in* : J. F. Short, *Gang Delinquency and Delinquent Subculture*, New York, Harper & Row, p. 52-79.

MOKOLO, G. (1968) : *La Criminalité par idéologie politique au Québec*, thèse de maîtrise (criminologie), Université de Montréal.

MONTREAL COUNCIL OF SOCIAL AGENCIES (1968) : *Soixante grandes zones d'analyse de la région métropolitaine de Montréal et une comparaison de leurs profils, séries économiques*, Montréal.

MORIN, E. (1970) : *Journal de Californie*, Paris, Seuil.

MYERHOFF, H. L. et B. G. MYERHOFF (1964) : « Field Observation of Middle Class Delinquency », *Social Forces*, **42** : 328-336.

NATIONS UNIES (1960) : *Congrès sur la prévention du crime et le traitement des délinquants*, New York, Département des Affaires économiques et sociales.

NOBERT, M. F. (1968) : « La jeunesse : impolie, fleurie, révoltée, hippie », *Châtelaine*, novembre 1968, **9** (n° 11) : 25-27 et 76-82.

NYE, I. et J. F. SHORT (1957) : « Scaling Delinquent Behavior », *American Sociological Review*, **22** : 326-341.

NYE, I., J. F. SHORT et U. J. OLSEN (1958) : « Socio-Economic Status and Delinquent Behavior », *American Journal of Sociology*, **63** (n° 4) : 381-389.

PORTERFIELD, A. L. (1944) : *Youth in Trouble*, Fort Worth, Leo Potsham Foundation.

RACINE, A. (1939) : *La Délinquance des enfants dans les classes aisées*, Bruxelles, Falk.

REISS, A. J. et A. L. RHODES (1961) : « The Distribution of Juvenile Delinquency in the Social Class Structure », *American Sociological Review*, **26** : 720-732.

RIGNEY, F. J. et L. D. SMITH (1960) : *The Real Bohemia*, New York, Basic Books.

RIOUX, M. (1969) : *Jeunesse et société contemporaine*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

SALISBURY, H. E. (1958) : *The Shook-up Generation*, New York, Harper & Row.

SCHEPSES, E. (1961) : « Boys Who Steal Cars », *Federal Probation*, **25** : 56-62.

SCOTT, J. W. et E. W. VAZ (1963) : « A Perspective on Middle Class Delinquency », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, août 1963, p. 324-335.

SHANLEY, F. J. (1967) : « Middle Class Delinquency as a Social Problem », *Sociology and Social Research*, **51** (n° 2) : 185-199.

SHANLEY, F. J., D. W. LEFEVER et R. E. RICE (1966) : « The Aggressive Middle Class Delinquent », *The Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, **57** (n° 2) : 145-152.

SHORT, J. F. (1968) : *Gang Delinquency and Delinquent Subculture*, New York, Harper & Row.

SHORT, J. F. et F. L. STRODTBECK (1965) : *Group Process and Delinquency*, Chicago, University of Chicago Press.

SIMMONS, S. L. et B. WINOGRAD (1966) : *It's Happening*, Santa Barbara, MacLaird.

SPERGEL, I. (1964) : *Racketville, Slumtown, Howlburg*, Chicago, University of Chicago Press.

STEIN, M. R. (1960) : *The Eclipse of Community*, Princeton, Princeton University Press.

SZABO, D., M. LE BLANC, L. DESLAURIERS et D. GAGNÉ (1968) : « Interprétation psycho-culturelle de l'inadaptation juvénile dans la société de masse contemporaine », *Acta criminologica*, **1** : 9-135.

TOBY, J. (1967) : « Affluence and Adolescent Crime », *in* : The President's Commission on Law Enforcement and Administration of Justice, Task Force : *Juvenile Delinquency and Youth Crime*, Washington, U. S. Government Printing Office, Appendix H, p. 132-144.

U.S.A. (1960) : *Report on Juvenile Delinquency*, Hearing before the Subcommittee of the Committee of Appropriations, House of Representatives, Eighty sixth Congress, Second Session, Washington, U. S. Government Printing Office.

VAZ, E. W. (1967) : *Middle Class Juvenile Delinquency*, New York, Harper & Row.

VAZ, E. W. (1969) : « Delinquency and Youth Culture, Upper and Middle Class Boys », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, **60** (nº I) : 33-47.

WATTENBERG, W. W. et J. BALISTRIERI (1952) : « Automobile Theft : A Favoured Group of Delinquency », *American Sociological Review*, **57** (nº 5) : 575-579.

WHYTE, W. H. (1957) : *The Organization Man*, New York, Doubleday Anchor Books.

WHYTE, W. H. (1943) : *Street Corner Society*, Chicago, University of Chicago Press.

WON, A. et G. YAMAMOTO (1968) : « Social Structure and Deviant Behavior : A Study of Shoplifting », *Sociology and Social Research*, **53** (nº 1) : 44-56.

YABLONSKY, L. (1962) : *The Violent Gang*, New York, Macmillan.

YABLONSKY, L. (1968) : *The Hippie Trip*, New York, Pegasus.

RÉSUMÉS

DELINQUENCY IN THE MIDDLE CLASS : A GROUP CULTURE OF COMMITTED DRUG USERS

As a first step, this monograph evaluated the literature dealing with middle class delinquency. We were interested in the traditional forms of delinquency — agression, theft, etc., *but* in new forms as well : the hippie movement and student protest. Our second step was the study of a group culture of young adults, users of the minor drugs, hallucinogenics and psychedelics. This empiric study of the drug phenomenon in the middle class was accomplished by participant observation.

The object of analyzing the group culture was to show how the consumption and distribution of drugs condition the structural and cultural aspects of life among a group of drug users. The results showed that the drug consumers studied were not social failures, and that their only consistent manifestation of maladjustment lay in their use of drugs. The group studied was a quasi-group whose activities consisted of sitting around and taking drugs with a background of silence or music. Culturally, much more of a vacuum was to be observed than adherence to an ideological, counter-cultural — or rather, para-cultural — support. The most interesting result was the demonstration of the direct relationship between drugs (consumption and/or distribution) and the structural and cultural aspects of the group studied.

To interpret this drug phenomenon in the middle class, we advanced a paradigm consisting of four fields of importance : mass society that is alienating and anomic, the place of youth in society, the tolerance toward deviance, and the aimlessness of leisure time. On the basis of these areas of importance, the drug phenomenon exists because of the drift of youth between conformity and deviance.

LA DELINCUENCIA EN LA CLASE MEDIA UN GRUPO CULTURA DE ADEPTOS A DROGA

Esta monografía acentúa en un primer punto los escritos que han tratado de la delincuencia en las clases medias. Analiza en primer lugar las formas tradicionales de delincuencia, agresión, robo, como también las formas nuevas : movimiento hippi, protesta estudiantil. En un segundo punto studia un grupo-cultura de jóvenes adeptos a drogas menores, halucinógenas y sicodélicas. Este estudio empírico de la droga en la clase media se efectuó con la ayuda de la observación participante.

El objetivo del análisis del grupo-cultura fué el de mostrar cómo el consumo y la distribución de la droga condicionan los aspectos estructurales y culturales de la vida de un grupo de adeptos a ella. De allí resultó que los adeptos estudiados no son denegados sociales y que su única manifestación sistemática de inadaptación es debida a la droga. El medio estudiado, como ya se dijo, fué un quasi-grupo, donde las actividades eran la pérdida de tiempo y el uso de la droga, teniendo como fondo una escena de silencio y de música. En el plano cultural se observó un vacío más bien que la adhesión a una ideología contra-cultural o para-cultural. El resultado más interesante fué la demostración de la relación directa entre la droga (consumo y/o distribución) y los aspectos estructurales y culturales del grupo estudiado.

Para interpretar el fenómeno de la droga en la clase media, se tomaron cuatro variables : la sociedad de masa alienante y animica; el puesto que ocupa la juventud en la sociedad; la tolerancia frente a la desviación (tipo de conducta que sale del cuadro admitido por la sociedad); y la vacuidad del tiempo libre. Teniendo en cuenta estas cuatro variables se puede decir que el fenómeno de la droga existe en razón del flote de la juventud entre las olas de la conformidad y de la desviación.

DELINQUENZ BEI JUGENDLICHEN DES MITTELSTANDES : EINE KULTUR-GRUPPE VON RAUSCHMITTEL KONSUMENTEN

In der vorliegenden Monographie wird der erste Abschnitt einer Umschau in der Literatur über die Delinquenz bei den Jugendlichen der mittelstandes sozialen Schichten gewidmet, und zwar in Bezug auf die klassischen Formen der Delinquenz (Angriff, Diebstahl usw.), wie auch auf die neueren Formen (Hippies und Studentenkrawalle). Der zweite Abschnitt ist eine Studie von einer Kultur-Gruppe. Diese Gruppe besteht aus Erwachsene-Jugendliche (*young-adults*) Konsumenten von leichten Rauschmitteln : halluzinatorisch und psychedelischen Drogen. Diese empirische Untersuchung wurde mit Hilfe der « teilnehmenden Beobachtung » durchgeführt.

Die Analyse der kulturellen Gruppe hatte den Zweck, zu zeigen, wie der Gebrauch und die Verteilung der Drogen die strukturellen und kulturellen Verhältnisse einer Gruppe von Drogen-Anhängern bestimmen können. Es hat sich gezeigt, dass die untersuchten Personen keineswegs sozial Gescheiterte waren, und dass die einzige spezifische Manifestation der Unangepasstheit eben der Drogenkonsum war. Der Gegenstand der Untersuchung war eine « Scheingruppe », deren Handlungen im Herumbummeln und dem Drogenkonsum mit einem Hintergrund von Stille oder Musik bestanden. Vom kulturellen Standpunkt aus merkte man eine Leere, eher als das Annehmen einer gegenkulturellen, bzw. parakulturellen Ideologie. Das auffallendste Ergebnis war die Beweisführung, dass eine direkte Beziehung besteht zwischen dem Drogenverbrauch einerseits und den strukturellen und kulturellen Merkmalen der untersuchten Gruppe anderseits.

Um diese Erscheinung des Drogenverbrauchs bei wohlhabenden Jugendlichen deuten zu können, wurde ein Modell mit vier Kraftfeldern vorgeschlagen : die entfremdende und ausdruckslose Massengesellschaft, die Stellung der Jugend in der Gesellschaft, die Toleranz gegenüber der sozialen Abweichung, und die Leere der Freizeit. Mit Rücksicht auf diese Kraftfelder wird die Erscheinung des Drogenkonsums als ein Hin- und Herschwanken zwischen Phasen von Konformismus und sozialer Abweichung gedeutet.

ПРАВОНАРУШЕНИЕ В ОБЕСПЕЧЕННОЙ СРЕДЕ : ИЗУЧЕНИЕ БЫТА ОДНОЙ ГРУППЫ ПОТРЕБИТЕЛЕЙ НАРКОТИКОВ

Данная монография начинается с обозрения работ, обсуждающих правонарушение в обеспеченной среде общества. Мы придерживаемся традиционных форм (видов) правонарушения, агрессия (нападение), воровство,...

но также и новых видов его : движение хиппи и студенческие публичные протесты. Во второй стадии мы приступаем к изучению быта группы молодых людей, употребляющих легкие наркотики, галлюциногенные и психоделические. Это эмпирическое изучение явления потребления наркотиков в среде обеспеченного общества производилось при помощи наблюдения с соучастием.

Целью анализа быта этой группы было показать, как потребление и распределение наркотиков обусловливает (кондиционирует) структуральные и культурные аспекты жизни группы потребителей наркотиков. Из исследования выяснилось, что наблюдаемые потребители наркотиков не являются обязательно неудачниками в обществе, и что только систематическое проявление их неприспособленности к жизни общества связано с наркотиками. Рассмотренная конфигурация представляет квази-группу, деятельность которой заключается в безделье, фланировании и в потреблении наркотиков или в обстановке тишины, или на фоне музыки. В области культуры заметен более вакуум, чем приверженность к антикультурной идеологической поддержке, или, вернее, пара-культурной. Наибольший интерес представляет доказательство прямой зависимости между наркотиком (потребление или / и распределение) и между структуральными и культурными аспектами исследуемой перегруппировки.

Для истолкования явления — наркотики в среде обеспеченного общества —— мы выдвинули парадитму, которая включает четыре фактора : общество в массе отчуждающее и беззаконное (неорганизованное), место молодежи в обществе, терпимость в отношении отклонения (извращения) и пустота в свободное время.

Принимая во внимание эти четыре фактора, считаем, что явление — потребление наркотиков — существует вследствие неустойчивости молодежи в борьбе с подчинением законам и отклонением от них.

MARC LE BLANC

Professeur-adjoint au Département de criminologie de l'Université de Montréal.
B.Sc. (sociologie), Université de Montréal (1965).
M.A. (criminologie), Université de Montréal (1967).
Ph.D. (criminologie), Université de Montréal (1969).